



---

Revue

# HISTOIRE(S) de l'Amérique latine

Volume 3 – 2009

*L'Angleterre « nation-laboratoire » du projet  
indépendantiste du jésuite péruvien Viscardo y Guzmán  
(1748-1798)*

Nicolas de Ribas

[www.hisal.org](http://www.hisal.org) | 03-2009

URI: <http://www.hisal.org/revue/article/deribas2009-1>

---

## **L'Angleterre « nation-laboratoire » du projet indépendantiste du jésuite péruvien Viscardo y Guzmán (1748-1798)**

Nicolas de Ribas\*

Juan Pablo Viscardo y Guzmán, créole né en 1748 à Pampacolca (Intendance d'Arequipa) au Pérou, est une des victimes de l'expulsion de la Compagnie de Jésus hors des territoires de l'Empire espagnol. Cet ancien élève du Collège jésuite du Cusco est, en même temps et surtout, celui qui a semé en précurseur les idées d'un patriotisme particulier, à la fois américain et universel, et a affiché, en premier, l'absolue nécessité d'entraîner la Grande-Bretagne dans la libération du Nouveau Monde. Juan Pablo Viscardo y Guzmán est un personnage historique parmi les autres, mais aussi un personnage historique avant les autres. Précurseur et temps sont bien sûr en corrélation. Le précurseur est, sans doute, celui qui court devant tous ses contemporains, mais c'est aussi celui qui s'arrête sur un chemin où d'autres, après lui, courront jusqu'au terme.

Grâce à Miguel Batllori<sup>1</sup>, César Pacheco Vélez et Merle E. Simmons<sup>2</sup>, on connaît quasiment l'intégralité des œuvres de Viscardo qui sont réparties en quatre domaines : personnel, militaire, économique, politico-philosophique. Aborder un parcours biographique dans des manuscrits qui ne s'inscrivent pas dans le genre autobiographique à proprement parler ne relève pas d'une gageure. S'il est nécessaire de consacrer cette étude sur la vie britannique de Viscardo dans un éventail diversifié de textes, c'est parce qu'un tel travail peut permettre une nouvelle approche de l'œuvre viscardienne et une nouvelle réception de ses missives. L'étude de l'influence de l'Angleterre en tant que « nation-laboratoire » apparaît alors particulièrement intéressante dans les manuscrits rédigés en français tels que le *Projet pour rendre*

---

\* Université de l'Artois.

<sup>1</sup> Batllori, Miguel, *El Abate Viscardo : historia y mito de la intervención de los jesuitas en la independencia de Hispanoamérica*, Caracas, Instituto Panamericano de Geografía e Historia, 1953. Nous abrègerons M. B.

<sup>2</sup> Simmons, Merle E., *Los escritos de Juan Pablo Viscardo y Guzmán, Precursor de la Independencia*, Caracas, Universidad Católica Andrés Bello, Instituto de Investigaciones Históricas, 1983. Nous abrègerons M. E. S. Cette édition reproduit la plupart des documents écrits en français composant les archives originales de Juan Pablo Viscardo, qui se trouvent dans la Bibliothèque de la Société Historique de New York. On s'est contenté, afin de faciliter la lecture des manuscrits, de rétablir l'accentuation écrite et les majuscules là où elles faisaient défaut. La ponctuation n'a été modifiée qu'en cas d'absolue nécessité. L'orthographe a été respectée, hormis pour les désinences de l'imparfait et du conditionnel en « oi » que l'on a remplacées par celles en « ai » du français moderne, passées dans l'usage dès le XVII<sup>e</sup> siècle et réclamées par Voltaire.

*l'Amérique espagnole indépendante*<sup>3</sup> du 18 septembre 1790, *l'Essai historique*<sup>4</sup> du 24 janvier 1792, *la Suite du Projet* de 1792, *l'Esquisse politique*<sup>5</sup> de juin 1792, *La Paix et le bonheur du siècle prochain*<sup>6</sup> de 1797 ou, évidemment, *La Lettre dirigée aux Espagnols américains*<sup>7</sup> de 1791.

Si ces écrits prennent tour à tour une orientation militaire, politique, économique ou morale, et s'ils présentent tous le même intérêt pour la libération de l'Amérique ibérique, ils distillent conjointement certaines informations autobiographiques de grande valeur et, certes, une attention particulière pour l'Angleterre, terre d'accueil de Juan Pablo Viscardo. Grâce à cette immersion britannique, il devient alors un intellectuel qui a été inspiré par les idées éclairées, un stratège militaire qui a conçu et élaboré le grand projet de la révolution hispano-américaine dans le cadre d'une modernité de rupture, ainsi qu'un Péruvien dominé par les idées du libéralisme économique.

De son vivant, on trouve des témoignages, des correspondances, des documents officiels qui décrivent, jugent, et condamnent parfois les actions qu'il a entreprises. Un des objectifs a donc été la reconstruction d'une trame biographique plus précise pour permettre de briser le carcan que les trois aspects fondamentaux de la personnalité du jésuite cités plus haut s'avèrent représenter. Mais pourquoi s'intéresser une fois de plus à Juan Pablo Viscardo ?

En premier lieu pour mieux faire connaître ce personnage évacué du champ d'investigation contemporain, car dans l'étude des Révolutions hispano-américaines, la préférence des spécialistes des Indépendances est naturellement allée à des personnages dont le poids politique fut certain, dont la geste militaire fut reconnue, et dont l'action illumine, sous divers angles, le processus de construction des nouvelles nations d'Amérique du Sud. Tel est le cas de Francisco de Miranda, de Simon Bolivar, ou de José de San Martin, pour ne citer qu'eux. D'autres personnages, directement impliqués dans la libération de leur territoire, et témoins de l'élaboration de l'Etat de droit, ont surtout retenu l'attention des chercheurs. Ainsi, Juan Pablo Viscardo y Guzmán est longtemps resté en marge de l'histoire des Indépendances du sous-continent, avant d'être érigé en symbole de la lutte pour la liberté propre au siècle des Lumières, et en préfiguration des combats à venir au début du XIXème siècle. Nous avons donc entamé une réhabilitation du personnage et essayé d'éclaircir deux zones d'ombre de la vie du jésuite, c'est-à-dire sa vie en Toscane où il s'établit en 1769 et donc, ce qui nous concerne ici, sa vie londonienne.

Il faut rappeler qu'à la suite du bannissement de la Compagnie de Jésus en 1767 et de son départ forcé pour la péninsule italique, le Péruvien Juan Pablo Viscardo y

---

<sup>3</sup> Nous abrègerons *Projet*.

<sup>4</sup> Nous abrègerons *l'Essai*.

<sup>5</sup> Nous abrègerons *l'Esquisse*.

<sup>6</sup> Nous abrègerons *La Paix*.

<sup>7</sup> Nous abrègerons *La Lettre*.

Guzmán, obsédé par le désir de rentrer dans son Pérou natal et hanté par cette rancœur d'exproprié, de déraciné, enrichit ses réflexions au cœur de l'Europe des Lumières. Dès son arrivée sur le Vieux Continent, trois systèmes politiques distincts se présentent à lui : un conglomérat d'Etats comme l'Italie, une monarchie absolutiste centralisée comme la France, et une monarchie tempérée avec un parlement comme l'Angleterre. C'est alors par une série de voyages, réels et initiatiques, et de rencontres, que se caractérisent l'écriture viscardienne et la « situation de discours », comme la définissent les linguistes, depuis laquelle le jésuite prend conscience de la nécessité d'émanciper les colonies ibéro-américaines.

Si la plupart des jésuites hispano-américains s'installent à Rome ou à Bologne, Juan Pablo Viscardo choisit de s'établir en Toscane durant les années qui suivent l'expulsion de l'ordre ignatien. Il y vit, dans un premier temps, pendant treize ans, de 1769 à 1782, et, après son premier séjour londonien qui débute en cette même année 1782, il y revient en 1784 pour se fixer à nouveau à Massa Carrara puis à Livourne où il occupe le poste de Vice-Consul du Royaume de Naples.

La Toscane, qui était vue comme le centre des arts, de la civilisation et du progrès, lui permet de créer un réseau de relations humaines et politiques. Dans cet Etat « philosophique », dirigé par le Grand-duc Pierre-Léopold, Juan Pablo Viscardo absorbe pendant plus de vingt ans les idées éclairées qui y pénètrent, observe le monde qui l'entoure, et se sert d'un tel contexte historico-géographique pour réfléchir non seulement sur l'Europe et ses gouvernements, mais aussi sur l'Amérique hispanique, le Pérou, son Pérou.

Mais c'est surtout dans le bain anglais que Viscardo devient le premier à concevoir un projet de libération du Nouveau Monde, avec l'aide de l'Angleterre, et à imaginer un régime indépendant, après une action révolutionnaire libératrice des peuples américains qui vivaient dans l'Empire espagnol. En arrivant à Londres, l'ex-jésuite pénètre dans le monde de la modernité auquel il accède grâce à l'analyse des dernières productions philosophiques et économiques. Il rejette aussi le monde de la tradition dans lequel il avait été élevé un temps. Au moment où les contradictions entre ces deux mondes ont atteint leur point de non-retour, la rupture s'annonce aussi inévitable qu'elle se doit radicale. L'exercice arbitraire du pouvoir monarchique est inconciliable avec la démocratie que préconisent les nouvelles théories. Viscardo a d'ailleurs appris à ses dépens, par la suppression de la Société de Jésus dans les royaumes de la couronne d'Espagne, comment un individu peut être anéanti par le système absolutiste et totalitaire de la monarchie espagnole. C'est pourquoi, afin de se soustraire à ce pouvoir et avoir l'occasion d'examiner personnellement le grand livre de l'univers, le jésuite quitte le monde des Anciens et participe à l'élaboration d'un monde nouveau et moderne à une époque où les Lumières s'expriment en une diversité de pensées philosophiques en France, en Italie, en Allemagne et en Angleterre. C'est

indubitablement dans un contexte d'enthousiasme, de fermentation philosophique et de rénovation de la vie politique que la pensée viscardienne va évoluer.

C'est aussi par la compréhension de la corrélation mutuelle entre l'individu et son époque que l'on peut essayer d'atteindre notre but : mieux appréhender le rôle de ce personnage qui a contribué à instituer une relation essentielle avec la Grande Bretagne, caractérisée par une créativité au niveau intellectuel et politique en même temps. La « *democratia* » viscardienne apparaît alors comme le résultat d'une synthèse de l'Antiquité et du système démocratique d'après les principes que la Révolution anglaise du XVIIème siècle, mais aussi l'Indépendance des Etats-Unis d'Amérique et la Révolution Française ont instaurés : la fraternité, la liberté, l'égalité, qui devaient être de rigueur pour tous. Adapter les théories générales au cas américain, tel est le tour d'esprit de Viscardo, essentiellement philosophique et pragmatique.

Pour composer ses manuscrits, Viscardo a alors besoin d'une foule de documents. Il les obtient sans peine, car il entretient d'excellentes relations avec des jésuites, des diplomates, des secrétaires d'Etat de Sa Majesté britannique et des commerçants italiens. C'est du reste un solliciteur émérite, et en échange de ce qu'on veut bien lui communiquer, il peut rendre à son tour de petits services qui ne sont pas négligeables : traducteur, rapporteur. On ne saurait trop louer Viscardo d'avoir si curieusement, si activement exploité les relations très étendues qu'il a l'art d'entretenir, dans les deux mondes, avec les personnes les plus différentes. Grâce à elles, Viscardo, qui ne néglige aucune des lectures qui peuvent l'instruire des sujets qu'il a à traiter, remplit sa tâche révolutionnaire au sein de la capitale britannique. Qu'un tel labeur soit rémunéré, c'est bien naturel, mais l'on s'étonnera du désengagement progressif de la Cour de Saint James. L'objectif de cet exposé sera d'expliquer le non-engagement de l'Angleterre à travers la correspondance entre Viscardo et les diplomates britanniques en poste en Italie. Il est vrai que la présence de certains ministres anglais, dans le Nord de l'Italie, facilite les pourparlers et amène le créole à se mettre directement en rapport avec le gouvernement de Sa Majesté britannique. Sa brillante culture et ses talents de négociateur lui ouvrent de nombreuses portes, ce qui lui permet d'institutionnaliser un système de négociations permanentes, en ciblant les personnalités de décision qui lui offrent les moyens de croire en la destruction de l'empire. Les principaux contacts sont ainsi le consul John Udny et Horace Mann, ministre britannique à Florence, à qui il révèle ses idéaux politiques, sociaux et économiques.

Au-delà de cette analyse, nous dévoilerons une personnalité forte mais tourmentée, qui entretient le souvenir d'une patrie et une obsession, celle de libérer l'Amérique. Nous verrons aussi que le discours politique et l'élan révolutionnaire de Viscardo ont été profondément marqués par l'exil, le dénuement, et le combat quotidien pour faire passer en force ses idées qui deviendront une source d'inspiration constante pour la lutte au nom de la liberté.

Il était donc naturel qu'une œuvre ainsi élaborée fût bien venue et cohérente en cette fin de XVIII<sup>ème</sup> siècle. En dépit des contradictions qu'on y relève parfois, une doctrine s'en dégage : il s'agit en amalgamant Montesquieu, Locke, Smith, de signaler en tout temps, en tout lieu, les ravages causés par le despotisme qui, soit au nom de l'ordre social, soit au nom de Dieu, porte atteinte au premier des droits naturels de l'homme : la liberté. C'est évidemment l'Espagne que Viscardo a en vue. Il croit donc le moment venu de proclamer bien haut, en son propre nom, ce qui se disait tout bas. Il ne craint pas d'affirmer, avec des accents très suaréciens, que la liberté politique n'existe que du jour où l'on reconnaît en droit que la souveraineté réside chez le peuple. Et voici que Viscardo exhorte ses compatriotes à la révolte et gourmande ceux qui hésitent à s'y résoudre. Il faut, pour combattre le despotisme, retourner contre lui ses propres armes avec l'appui des Anglais.

Après ces propos liminaires qui encadrent idéologiquement ce personnage historique, il faut préciser que les séjours de Viscardo en Grande-Bretagne se déroulent sur deux périodes différentes. La première s'ouvre le 22 août 1782 et se termine en avril 1784, date à laquelle le créole, déçu par l'attitude du gouvernement anglais et surtout son non-engagement, quitte Londres pour l'Italie. La deuxième, comprend les années 1791-1798, au cours desquelles Viscardo continue à espérer une éventuelle libération de l'Amérique. Dans l'intervalle, 1784-1791, il reste en Italie et correspond avec les diplomates britanniques.

Pour ce travail, nous avons pris pour fil directeur l'étude de l'« activité obscure » de ce personnage historique qui s'inscrit dans une conception positive de l'épreuve de l'être. Par sa forme, sa facture dispersée, il faut souligner que l'œuvre viscardienne résiste et ne livre pas immédiatement son sens au lecteur. Dans une confrontation qui s'est trouvée impérieuse avec la réalité concrète, le sens de l'activité obscure a d'abord été pour nous celui du nerf de l'existence, cette énergie vitale, dont la disparition plongera Viscardo dans une fin de vie londonienne végétative et triste. A plusieurs reprises, l'épistolarité viscardienne pose l'équation de l'être et de l'agir. Certes, Viscardo n'aborde pas ce problème par le biais d'interrogations existentielles. L'idée même d'une disparition de l'activité n'est pas évoquée, et cette fissure dans l'être est clairement hors-sujet. En effet, chez Viscardo, l'activité obscure ne fait jamais défaut, puisqu'elle est l'expression de la puissance de l'idéologue qui devient un conspirateur militaire et aussi le premier Américain universel. Espagnol par naissance, Toscan par obligation, Anglais par adoption, Français par culture, Viscardo est le symbole même du lien américain entre les deux continents. Pour développer la période londonienne fondatrice et génésique de son projet, nous étudierons le modèle de la Grande Bretagne à travers le focus de son premier voyage. Dans un second temps, nous analyserons la présentation du Projet militaire pour rendre l'Amérique indépendante et l'influence lockienne dans sa réflexion et enfin, nous aborderons la mort « en

conspirateur » du jésuite à Londres et sa postérité à travers son œuvre maîtresse, *La Lettre aux Espagnols américains*.

## I : Le modèle de la Grande-Bretagne

Tout au long du XVIII<sup>ème</sup> siècle, la Grande Bretagne affirme son hégémonie sur le plan européen : elle consolide son rôle d'arbitre de l'équilibre international, et devient la première puissance maritime mondiale<sup>8</sup>. La monarchie britannique, gouvernée selon un système qui fait l'admiration de nombreux exilés, devient le pôle d'attraction du jésuite. Convaincu que le pays de Shakespeare et de Locke est la meilleure plate-forme pour combattre ses idées d'autonomie, développer son programme libéral, et promouvoir son nationalisme créole, Viscardo s'établit à Londres, véritable terre promise pour vivre en liberté, et devient le premier protagoniste de l'émancipation hispano-américaine. Voyageur éclairé, l'ex-jésuite a une curiosité inlassable qui le pousse à comprendre les autres façons de vivre et de penser. Tout doit conspirer pour remplir Viscardo d'optimisme et d'admiration. En examinant ainsi les vertus et les défauts de la monarchie britannique, le créole met à l'épreuve ses propres connaissances, tant du point de vue politique que du point de vue économique et religieux.

Très vite, le créole péruvien mesure les différences qui existent entre la Grande-Bretagne et l'Amérique hispanique. Il ressent alors une profonde admiration pour le peuple anglais, qui lui permet de comprendre ce qui manque en Amérique : il met en avant la stabilité, le respect, la dignité, le bon sens pratique qui président aux destinées politiques et sociales de cette nation où le roi lui-même ne peut agir qu'avec l'accord du Parlement<sup>9</sup>, ne peut faire voter que des lois « constitutionnelles », et est tenu de respecter les institutions<sup>10</sup>. Ce qui explique l'affection des Anglais pour leur souverain, voire leur sentiment de supériorité. Viscardo veut assurément pour sa patrie toutes ces simples vertus britanniques : la réalisation effective de la liberté et de la démocratie dans un climat de paix, sans violences. Il apprécie constamment et à leur juste valeur les

---

<sup>8</sup> Rappelons que le grand commerce maritime se développe rapidement au XVIII<sup>ème</sup> siècle. La France et l'Angleterre sont les pays les mieux placés en Europe, mais la flotte française n'a pas la maîtrise des mers. C'est l'Angleterre qui sème la terreur : « *Toute l'Europe sait, par exemple, les regrets du peuple anglais, des marins surtout, d'avoir manqué le vaisseau de guerre le Monarque de 74 canons, qui vers la fin de l'année dernière 1796 apporta de la Veracruz 4 400 000 piastres, toutes pour le Roi* » (*La Paix*, M. E. S., p. 315) écrit Viscardo.

<sup>9</sup> « *La nation anglaise est la seule de la terre qui soit parvenue à régler le pouvoir des rois en leur résistant, et qui d'efforts en efforts ait enfin établi ce gouvernement sage où le prince, tout-puissant pour faire le bien, a les mains liées pour faire le mal ; où les seigneurs sont grands sans insolence et sans vassaux, et où le peuple partage le gouvernement sans confusion* » in Voltaire, *Lettres philosophiques*, Paris, Nathan, 2002, Lettre VIII, p. 177.

<sup>10</sup> De Saussure, César, *Lettres et voyages de Monsieur César de Saussure en Allemagne, en Hollande et en Angleterre (1725-1729)*, Paris, 1903, p. 15.

qualités intrinsèques du peuple britannique : il écrit par exemple qu'« *il est le plus libre qui n'ait jamais existé sur cette terre* »<sup>11</sup>.

C'est pour ces raisons qu'il recommande les institutions anglaises comme modèle car en Espagne et en Amérique, on emprisonne sur simple « lettre de cachet ». Pour lui, l'Angleterre est devenue la référence politique et constitutionnelle. La constatation des effets positifs d'une Constitution libérale sur l'économie ainsi que sur les mœurs<sup>12</sup>, ne fait qu'accroître son admiration pour ce grand royaume et le pousse vers la source théorique du parlementarisme britannique. Les manuscrits viscardiens regorgent d'exemples qui démontrent l'engouement du créole pour la constitution royaliste et sa volonté de s'en inspirer : « *A la prospérité sans exemple de l'espèce humaine dans les Colonies anglaises, quel serait l'homme assez dénaturé pour ne pas souhaiter la tutelle d'une si bienfaisante constitution [...] ?* »<sup>13</sup>.

Lors de son premier séjour londonien, l'ex-jésuite se consacre à connaître le fonctionnement du gouvernement britannique. Il étudie les institutions britanniques avec un plaisir d'autant plus grand qu'elles sont en contraste frappant avec celles de son pays. Viscardo comprend alors que l'indépendance ne représente que l'une des conditions nécessaires à une autonomie véritable, et que le premier pas vers la liberté demande à s'ancrer dans une pratique politique. Il lui faut alors acquérir les moyens politiques de cette rupture qui assureront, par ailleurs, la solidité de l'édifice. La constitution et les lois qui en découlent y contribuent à leur façon dans la mesure où elles rompent avec le passé, en reconnaissant aux Américains le droit de se gouverner eux-mêmes, selon les principes adoptés par les « nations civilisées ». Et nous retrouvons ici, presque littéralement, la définition de la vertu républicaine proposée par Montesquieu<sup>14</sup> avec l'amour des lois et de la patrie qui signifie, de fait, la priorité accordée à l'intérêt public et non pas l'intérêt individuel.

Un lien est délibérément établi entre l'action politique et l'action militaire, la seconde défendant la première qui, en retour, s'engage à récompenser ceux qui se sont engagés au service du continent. Elle les assure d'une part de sa reconnaissance, et d'autre part elle leur apporte la preuve de l'efficacité de ce soutien en leur présentant les décisions politiques comme lui étant directement liés. La constitution, qui consacre l'existence du citoyen, ne pourrait voir le jour sans l'effectivité de cette symbiose.

A l'instar de Montesquieu, le jésuite de Cusco pense que la séparation des pouvoirs (législatif, exécutif et judiciaire) demeure le moyen le plus sûr de concilier

---

<sup>11</sup> *Suite du Projet*, M. E. S., p. 338.

<sup>12</sup> Willey, Basil, *The Eighteenth Century Background : studies in the idea of nature in the thought of the period*, London, Art Poperbacks, 1986.

<sup>13</sup> *La Paix*, M. E. S., p. 245.

<sup>14</sup> Furet, François, Ozouf, Mona, *Dictionnaire critique de la Révolution Française*, Paris, Flammarion, 1992, pp. 315-338.



l'autorité politique et la liberté du peuple, comme le régime anglais en donne l'exemple. Dans l'ensemble, Viscardo se rallie aux idées de Montesquieu, à qui il fait de larges emprunts : « *leur gouvernement doit servir de modèle aux peuples qui veulent être libres* »<sup>15</sup>. Le créole péruvien lit et relit les écrits de Montesquieu pour lesquels il éprouve une admiration qu'il a exprimée hyperboliquement en plusieurs occasions. Notons que le pouvoir législatif, qui doit être détenu par le Parlement, est le plus important à ses yeux. Derrière cette affirmation se profile une nouvelle typologie des systèmes politiques avec, à chacun des pôles, le despotisme bourbonien et le régime modéré selon le modèle anglais.

L'intention de Viscardo est d'exalter, sans réserve, le royaume britannique, afin d'humilier par contrecoup le règne de Charles III et son gouvernement qui impose une censure civile, religieuse et économique : « *Comme je ne puis presque pas douter que ledit produit du commerce des Colonies doublerait immédiatement, s'il était conduit par une Nation riche et intelligente comme l'Anglaise* »<sup>16</sup>. Viscardo fait apparaître l'Angleterre comme le pays de la liberté, sous toutes ses formes. Il se trouve, pour la première fois de sa vie, au milieu d'un peuple libre, qui ne se soumet qu'aux lois qu'il a faites lui-même, d'un peuple dont les habitants, jouissant du privilège inestimable de la liberté de presse, sont libres, suivant l'expression de Tacite, de penser ce qu'ils veulent et de publier ce qu'ils pensent. Le créole évoque avec insistance les libertés d'opinion et d'expression, qui sont presque totales. Viscardo est sans doute frappé par le nombre et la licence des publications périodiques. Concurrément, il examine les lois, les principes, et le degré de bien-être, que la nation procurait aux vassaux, et insiste sur l'abolition de l'esclavage de juin 1772 : « *par la récente abolition du commerce des esclaves, il faut reconnaître dans la Nation anglaise des principes de justice, d'humanité, de générosité* »<sup>17</sup>.

Le peuple hispano-américain doit maintenant le croire et avoir confiance en ses dires pour se forger un nouveau destin : « *dès sitôt qu'il s'apercevrait de la noble franchise et ingénuité des desseins et des procédés des Anglais, et que c'était la combinaison des avantages réciproques qui fondait sa sécurité, il connaîtrait tout le prix de l'amitié des Anglais, et s'empresserait de se la concilier par tous les moyens* »<sup>18</sup>. Cette idée de conciliation ou d'amitié est constamment utilisée par le jésuite dans les lettres qu'il adresse aux autorités britanniques.

Viscardo, qui témoigne « *son attachement pour la Grande-Bretagne* »<sup>19</sup>, a donc découvert, dès son arrivée, avec enthousiasme un pays qui va exercer une influence décisive sur la formation de sa pensée ; même si nous tenons à considérer la

<sup>15</sup> *La Paix*, M. E. S., p. 338.

<sup>16</sup> *Lettre du 28 mars 1793*, M. E. S., p. 265.

<sup>17</sup> *Esquisse*, M. E. S., p. 243.

<sup>18</sup> *Ibidem*, p. 249.

<sup>19</sup> *Lettre du 3 septembre 1783*, M. B., p. 208.

« transformation révolutionnaire » du créole comme une succession d'événements et de ruptures existentielles : au contact de l'Angleterre, le jésuite devient un révolutionnaire théorique et un révolté pragmatique.

C'est avec un égal enthousiasme que Viscardo fait l'éloge de la révolution économique britannique<sup>20</sup> sur le point de devenir la révolution industrielle<sup>21</sup>, née d'un effort intelligent d'un petit nombre d'entrepreneurs sollicité par un marché urbain important. Pour Viscardo, cette révolution économique représente une illustration de ce que peut faire, sur le plan technique, le véritable empirisme, c'est-à-dire une attention intelligente aux choses et la volonté de peser sur elles, dans un but modeste et précis : obtenir une amélioration. La liberté d'entreprendre, de produire et de vendre devient l'idéal à suivre et l'activité des Britanniques est mise en avant : « *cette nation est si formidable et si active* »<sup>22</sup> écrit-il. Pierre Chaunu déclare à ce propos qu'« *aucun pays n'a été, comme la Grande-Bretagne, entre 1780 et 1800, un foyer d'inventions aussi cohérent et aussi autonome* »<sup>23</sup>.

A l'exemple d'un Voltaire qui fut peut-être le premier des grands écrivains du XVIIIème siècle qui eut le courage de glorifier le commerce<sup>24</sup>, Viscardo a pu mesurer le crédit dont jouissaient en Angleterre les négociants, ainsi que les bienfaits de l'industrie et du commerce. « *Le commerce et les manufactures ont amené par degrés l'ordre et le bon gouvernement, et avec eux la liberté et la sûreté des individus* »<sup>25</sup> écrit-il en reprenant à son compte les thèses d'Adam Smith. La découverte d'un peuple travailleur, libre et respectueux, l'aide à prendre conscience de sa philosophie libérale : « *Le commerce guérit des préjugés destructeurs ; et c'est presque une règle générale que partout où il y a des mœurs douces, il y a du commerce ; et que partout où il y a du commerce, il y a des mœurs douces* »<sup>26</sup>. A n'en pas douter, il y a là de quoi conforter l'idée qu'à un maximum de liberté des échanges correspondrait un maximum de développement des richesses et à un maximum de nations.

L'expérience anglaise de Viscardo va assurément confirmer la justesse de son postulat libéral qui veut que tout le monde trouve son compte à l'application du libre-échange et de la concurrence : « *Quand on pourra donner un tel accroissement au commerce, qu'il devienne généralement évident que ses avantages ne sauraient que*

---

<sup>20</sup> Plaisant, Michèle, « La muse et l'éloge du commerce (1713-1757) », in Halimi, Suzy, *Commerce(s) en Grande-Bretagne au XVIIIème siècle*, p. 221. Citons : « 'Liberty', 'Property', 'Power of trade', 'Commerce', 'Wealth', 'Glory' sont des 'catchwords' – des slogans qui font recette dans la première moitié du XVIIIème siècle ».

<sup>21</sup> Postan, Michael, Hill, Christopher, *Histoire économique et sociale de la Grande-Bretagne, I, Des origines au XVIIIème siècle*, Paris, Seuil, 1972, pp. 448-468.

<sup>22</sup> *Lettre du 28 mars 1793*, M. E. S., p. 264.

<sup>23</sup> Chaunu, Pierre in Rioux, Jean-Pierre, *La révolution industrielle, 1780-1880*, Paris, Le Seuil, 1989, p. 315.

<sup>24</sup> Churton Collins, J., *Voltaire, Montesquieu et Rousseau en Angleterre*, Paris, Hachette, 1911, p. 48.

<sup>25</sup> *La Paix*, M. E. S., p. 287.

<sup>26</sup> *Ibidem*, p. 286

*multiplier en raison du nombre des concurrents riches et industriels* »<sup>27</sup>. Le commerce étant, par nature, une activité d'échanges entre les hommes, les observations faites par le jésuite insistent sur les rapports des individus entre eux, ceux des individus et d'une collectivité, et ceux des Etats entre eux. L'explication individualiste du commerce est rejetée sans ambages, et l'on retrouve là l'idée chère à tout honnête homme du siècle : le bien public, élevé au niveau d'une vertu civique, sans négliger l'individu. Juan Pablo Viscardo rejoint Hume<sup>28</sup> quand il émet l'hypothèse d'un lien évident entre les progrès du commerce, et la progression des notions de liberté, prise au sens tant individuel que collectif. Urbanité, rapports sociaux agréables sont autant de conséquences directes des progrès du commerce.

Londres est le lieu idoine pour l'apprentissage économique de Viscardo. Avec un million d'habitants à la fin du siècle, cette ville constitue un centre d'affaires, de finance et de crédit exceptionnel en Europe<sup>29</sup>. Témoin direct de la paix religieuse et civile britanniques, le jésuite déclare que : « *Le peuple du monde, l'anglais, qui a le mieux su se prévaloir à la fois de ces trois grandes choses, la religion, le commerce et la liberté* »<sup>30</sup>. Toutes ces considérations conduisent Viscardo à conceptualiser la « *pax britannica* » et à établir un parallèle historique avec la « *pax romana* »<sup>31</sup>. Le jésuite déclare : « *C'est la politique qui porta Rome au comble de sa grandeur, qu'il faut consulter dans ce cas-ci, qui heureusement tient aux plus grands intérêts du genre humain* »<sup>32</sup>.

Ce premier voyage de deux ans avec ses rencontres et ses études joue un grand rôle dans la formation de la pensée de Juan Pablo Viscardo. Rien de tel pour forger une mentalité compréhensive et tolérante, et pour achever son projet multipolaire qui réunit sa volonté d'indépendance et un discours identitaire hispano-américain, et cela, par le biais d'un plan de libération des colonies espagnoles du Nouveau Monde, qui tient compte du fait que, seul l'appui d'une puissance étrangère, et de la Grande-Bretagne en

---

<sup>27</sup> *Esquisse*, M. E. S., p. 287.

<sup>28</sup> Hume, David, *Essays Moral, Political and Literary*, Indianapolis, Liberty Classics, 1985, p. 273. Citons : « *This industry is much prompted by the knowledge inseparable from ages of art and refinement, as, on the other hand, this knowledge enables the public to make the best advantage* ».

<sup>29</sup> Landes, D., *Richesse et pauvreté des nations*, Paris, Albin Michel, 1999. Ajoutons que la fameuse *City* de Londres, centre financier du pays, se développe au XVIII<sup>e</sup> siècle et réalise l'échange de titres, tant publics que privés, à l'échelle nationale.

<sup>30</sup> *La Paix*, M. E. S., p. 287.

<sup>31</sup> Sur ce concept voir Chuquihuara Chil, Luis, « *Comentario* », in *Juan Pablo Viscardo y Guzmán (1748-1798) – El hombre y su tiempo II*, Lima, Ediciones del Congreso del Perú, 1999, p. 100.

<sup>32</sup> *Projet*, M. E. S., p. 170.

particulier<sup>33</sup>, permettrait la réalisation des objectifs proposés<sup>34</sup>. Certes, quelques projets non aboutis voire romantiques ont existé avant celui de notre personnage. Mais il faut toutefois les prendre avec prudence car il n'existe que de vagues références à leur propos. Un exemple contemporain renvoie à l'ex-jésuite Godoy qui, se faisant appeler Anger, arriva à Londres avec des papiers authentifiant son appartenance à une « *diputación formal* » du royaume du Chili, dans le but de l'émanciper. Ajoutons que la qualité de ses projets n'égale en rien le dessein de Viscardo qui est structuré dès 1781.

Tout commence en effet avec la missive du 30 septembre 1781, adressée à son ami John Udny, consul anglais à Livourne, qui constitue une pièce maîtresse dans l'œuvre de Viscardo. Grâce à cet écrit, il devient un idéologue créole et réussit à convaincre ses interlocuteurs du bien-fondé de ses aspirations. Après une première phase épistolaire centrée sur lui-même et ses problèmes de recouvrement d'héritage, il pense désormais aux autres, aux siens, et surtout aux Créoles. On y trouve en germes les concepts de la *Lettre aux Espagnols américains* de 1791 et donc les critiques à l'encontre de l'Empire espagnol, et les idées émancipatrices qui vont jalonner ses écrits. Des thèmes importants tels que l'expulsion des Jésuites, le contrôle administratif exercé par les Péninsulaires, la lourde imposition, l'aide britannique aux insurgés péruviens et le commerce libre sont présents dans ce document.

En 1781, stimulés par les nouvelles de la rébellion de Tupac Amaru II, les diplomates britanniques en poste en Italie, convaincus du bien-fondé des dires de Viscardo, décident alors de l'envoyer à Londres pour commencer des pourparlers avec leurs supérieurs. D'ailleurs, l'action de Sa Majesté britannique sur le sous-continent n'est-elle pas opportune à une époque où l'Espagne venait de reprendre l'île de Minorque aux Anglais et où en Amérique, les insurgés du Nord, aidés par la France et l'Espagne, sont en train de dominer les troupes britanniques ?

Malgré un certain discrédit jeté sur l'ordre ignatien à cette époque, Juan Pablo en compagnie de son frère Joseph Anselmo, jésuite lui aussi, obtiennent leur laissez-passer pour rejoindre Londres en utilisant respectivement les alias de Paolo Rossi et d'Antonio

---

<sup>33</sup> Berruezo León, María Teresa, *La lucha de Hispanoamérica por su independencia en Inglaterra, 1800-1830*, Madrid, Ediciones de Cultura Hispánica, 1992, p. 21. Citons ses propos qui nous démontrent le caractère précurseur du voyage de Viscardo : « *A lo largo del primer tercio del siglo XIX, un buen número de hispanoamericanos visitaron la ciudad de Londres. Algunos eran simples viajeros que residieron en ella, fomentando planes independentistas para el continente americano, o que estaban completando su formación. Otros llegaron a esta metrópoli formando parte de misiones diplomáticas enviadas por las juntas de gobierno americanos, antes del reconocimiento de la Independencia y después, por los gobiernos constituidos que ya habían sido reconocidos por Gran Bretaña* ».

<sup>34</sup> Pacheco Vélez, César, *Colección Documental de la Independencia del Perú. Los Ideólogos. Juan Pablo Viscardo y Guzmán*. Recopilación y Estudio Preliminar de Pacheco Vélez, t. 1, v. 1, Comisión Nacional del Sesquicentenario de la Independencia del Perú, 1975, p. LXVIII. Il écrit : « *Como Miranda y otros criollos revolucionarios de la América española tenía en Londres su mejor punto de arranque. Incluso es probable que asumieran las incertidumbres de esa ruta como un riesgo inevitable* ».

Valesi. Une fois dans la capitale britannique, Juan Pablo fait tout son possible pour s'attirer les bonnes grâces d'un gouvernement anglais dirigé alors par Rockingham.

La nouvelle administration compte déjà dans ses rangs un jeune et brillant politicien : William Pitt<sup>35</sup>, qui ne devait pas tarder à devenir Premier ministre, surnommé « le Jeune » pour le différencier de son père, Pitt « l'Ancien »<sup>36</sup>. Au sein du gouvernement, on trouve également le Baron de Grantham qui prend la direction du *Foreign Office*, créé au printemps, et qui reçoit personnellement les deux ex-jésuites.

Dans ce contexte, Viscardo arrive à Londres sans le sou, et reçoit tout de suite un salaire des autorités britanniques. Les émoluments perçus sont d'ailleurs tout à fait conséquents. D'après Batllori<sup>37</sup>, ils atteignent 300 livres (soit dix fois plus que ceux d'un salarié de la classe ouvrière anglaise). La somme allouée à Viscardo en dit long sur l'estime portée au jésuite ainsi que sur l'importance de son projet aux yeux de Londres. Les archives dépouillées révèlent l'existence d'une *Liste des paiements du Service Secret du gouvernement britannique, 1782-1789* qui nomme les deux frères Viscardo à plusieurs reprises et prouve leur installation au n° 74 Wardour Street<sup>38</sup> dans le quartier de Soho, quartier cosmopolite du West End de Londres.

Juan Pablo reçoit alors des conseils, et trouve au contact de certains hommes d'Etat comme Lord Sydney, Secrétaire d'Etat de la *Home Office* ou son Sous-secrétaire Evan Nepean, dans un premier temps, puis Rufus King, Ministre des Etats-Unis favorable à l'émancipation ibéro-américaine, une atmosphère de travail propice à la composition de son plan de libération des colonies espagnoles. Ces hommes, qui l'accueillent avec une grande courtoisie et le documentent très probablement, incarnent le rôle de conseillers et surtout d'accompagnateurs, chargés de guider Viscardo dans la bonne direction et dans son apprentissage de la vie britannique.

Pendant qu'il s'adapte à la vie londonienne, Viscardo s'emploie promptement à l'organisation d'un réseau d'informateurs en Amérique. Ces agents vont être chargés de recueillir l'information qu'il est empêché, pour des raisons évidentes d'éloignement, d'obtenir lui-même. Ils vont être les « yeux et les oreilles » de Viscardo un peu partout en Amérique et en Europe. Nous pouvons citer le jésuite mexicain Francisco Javier Clavigero, et le Chilien Juan Ignacio de Molina, auteur de la célèbre *Histoire naturelle et civile du Chili*.

---

<sup>35</sup> Ehrman, John, *The Younger Pitt*, London, Constable, 1969. William Pitt (1759-1806), fils de William Pitt (1708-1778), premier comte de Chatham, fut lui aussi Premier ministre anglais sous George III. William Pitt, dit le Second Pitt, dirigea la politique de 1783 à 1801. Inspiré par les théories libérales d'Adam Smith, le Second Pitt entreprit d'importantes réformes économiques en Angleterre, telles la lutte de l'esclavage et le développement des exportations grâce à la signature de traités de commerce avec d'autres puissances.

<sup>36</sup> Ayling, Stanley Edward, *The elder Pitt, Earl of Chatham*, London, Collins, 1976.

<sup>37</sup> M. B., p. 113.

<sup>38</sup> *Ibidem*, p. 205.

Avec le choix de l'Angleterre, le jésuite du Cusco désire donc orienter l'avenir de l'Amérique de façon décisive : sa patrie devait devenir l'agent de sa propre histoire. Ses rencontres devaient lui donner l'occasion de faire connaître la vraie situation des colonies espagnoles et portugaises. Par son activité épistolaire, qui se donne essentiellement pour objet de répandre ses idées révolutionnaires, Viscardo se fait connaître et devient un homme respecté à Londres, un homme qui pourrait être utile à la monarchie britannique. Cette respectabilité est accentuée par la présentation de son premier projet indépendantiste fin août 1782, projet qui prévoit la libération du Pérou et du Chili dans un premier temps.

Ce premier plan d'attaque de Viscardo qu'il dévoile en usant d'un second pseudonyme, celui de Etienne Grobetti, est entièrement articulé autour de l'appui anglais. Viscardo, exilé dans un pays non catholique, fait alors feu de tout bois pour défendre ses plans révolutionnaires. Mais le contexte est défavorable pour Juan Pablo car dès 1782, les Anglais ont entamé des négociations avec la Cour de Versailles, et ils se sont rapprochés de Floridablanca avant que, le 3 septembre 1783, ne soit signée la Paix de Versailles avec la France et l'Espagne. Le jour de la signature, qui semble sonner le glas de la première étape britannique, les deux frères Viscardo comprennent que leur combat est voué à l'échec.

Quatre lettres, écrites entre le 3 septembre 1783 et le 2 mars 1784<sup>39</sup>, reflètent le désespoir des deux frères, quasiment aux abois, ainsi que leurs difficultés financières croissantes, et laissent transpirer leurs velléités de départ. Citons cet extrait de la missive du 3 septembre 1783 rédigée en guise de lettre d'adieu :

« Nous regrettons extrêmement qu'il nous ait manqué l'occasion de pouvoir témoigner notre attachement pour la Grande Bretagne, et notre reconnaissance pour les bienfaits dont nous ne sommes redevables qu'à son humanité, et pour lesquels nous lui rendons de tout notre cœur les plus humbles et sincères remerciements. »<sup>40</sup>

Face à ces circonstances, Viscardo ne trouve d'autre solution que de quitter Londres au plus vite. Pion sur l'échiquier politique des relations entre les ministres britanniques et la Couronne, il finit, après bien des semaines, par presser ses interlocuteurs pour rentrer en Toscane. Le corpus permet de supputer un départ en avril 1784<sup>41</sup> avec un retour probable début mai qui achève la première étape britannique de Viscardo.

---

<sup>39</sup> Simmons, Merle E., « Viscardo y Guzmán's Two Sojourns in London. New documentation », in *Archivum historicum Societatis Jesu*, 1986, vol. 55, n° 110, pp. 264-271 ; M.B., pp. 207-213 pour la lecture des lettres du 3 septembre 1783, 2 novembre 1783, 27 décembre 1783, et 2 mars 1784.

<sup>40</sup> M. B., p. 208.

<sup>41</sup> Nous savons que le dernier versement de 140 livres par les Services secrets britanniques à Paolo Rossi se produisit le 7 avril 1784. Il dut sans aucun doute correspondre à la couverture des frais de retour en Italie.

Après avoir observé tout ce qu'il était permis de voir à des yeux étrangers, il conclut son voyage. Pourtant, le départ de Londres ne fait que transporter les réflexions du jésuite dans un décor différent. Le dialogue avec l'Angleterre n'est renoué qu'en mai 1790, lorsque Francis Osborne, le cinquième duc de Leeds et Secrétaire d'Etat du *Foreign Office*, ordonne dans une *Lettre confidentielle et très secrète* à ses collaborateurs de retrouver l'ex-jésuite à Gênes d'où il avait écrit sa dernière lettre. Dans ce document du 11 mai 1790, on peut lire la recherche « *de un caballero llamado Paolo Rossi, nativo de Sudamérica, quien dio informes de inteligencia acerca de esa parte del mundo...* »<sup>42</sup>.

## II : Un Américain à Londres : le second séjour (1791-1798)

C'est assez dire que la chronique du second voyage londonien a été difficile à retracer et qu'elle a exigé le dépouillement, le recouplement et la critique d'une masse considérable de documents et de témoignages. Ayant mené ce travail minutieux, nous nous proposons d'effectuer ici un bilan de toutes les affaires « diplomatiques » et « révolutionnaires » qui forment l'arrière-plan de l'action viscardienne entre 1790 et 1798, année de la mort du Jésuite.

Il faut préciser que la recherche de Viscardo par le gouvernement anglais a commencé dans des conditions trompeuses pour le créole. Des baleinières britanniques en train de pêcher dans le détroit de Nootka, près de Vancouver, sur la côte ouest du Canada, ont été arraisonnées par des navires ibériques<sup>43</sup>. L'incident est notifié officiellement par le Comte de Floridablanca à William Pitt le 10 février 1790. Quand la nouvelle parvient à Londres, le Premier Ministre britannique profite de cet incident mineur pour déclencher contre l'Espagne une crise qui conduit l'Europe au bord de la guerre. Pitt conteste l'exclusivité présumée de l'Espagne sur cette région, et réagit violemment à l'événement. Ce conflit qui, dans des conditions différentes aurait pu être réglé autrement, prend pour l'Angleterre une allure de grave affaire d'Etat, et menace de déclencher une nouvelle agression militaire contre l'Espagne.

<sup>42</sup> Simmons, Merle E., « Más en torno a las estadias de Viscardo y Guzmán en Londres », in Collectif, *Juan Pablo Viscardo y Guzmán (1748-1798), El hombre y su tiempo I*, Lima, Ediciones del Congreso del Perú, 1999, p. 45. Nous abrègerons *Más en torno...* et devons préciser que les lettres écrites originellement en français sont traduites en espagnol par cet historien.

<sup>43</sup> Calvo Maturana, Antonio, « Génesis del II Imperio Británico y ocaso del universalismo español : la doble vertiente del conflicto de Nootka , 1790 », *Hispania*, Vol. 68, n° 228, 2008 ; Pontier, Bernard, « La controverse de Nootka ou le triomphe de la Grande-Bretagne sur la côte pacifique du Canada », in *Etudes canadiennes*, vol. 27, n° 51, 2001, pp. 33-58. En 1789, les navires du *gentleman adventurer* britannique John Meares sont confisqués par le Capitaine Martinez qui commande le fort de Nootka sur la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord. Selon les ordres du Vice-Roi, le Capitaine espagnol avait officiellement occupé le territoire et commençait à vérifier les papiers des navires étrangers. L' *Argonaut* dirigé par le Capitaine Colnett de l' *Associated Merchants Trading* fut saisi et l'équipage fut arrêté et emprisonné. La résolution diplomatique de la controverse conduisit à la signature des Conventions de Nootka qui assurèrent la prééminence de la Grande-Bretagne, annoncèrent la prédominance des thèses libérales pour la colonisation et marquèrent la préférence de Londres pour la liberté des mers.

Le gouvernement anglais, considérant que la France, aux prises avec la Révolution, n'est pas en condition d'appuyer son alliée dans une éventuelle situation de guerre, trouve là une occasion propice pour essayer d'accroître ses avantages en Amérique, au détriment de l'Espagne. Ce n'est donc pas par hasard que les autorités britanniques vont rechercher Viscardo. Ajoutons qu'à ce moment-là, Miranda avait suggéré personnellement à Pitt l'importance des jésuites dans la mise en œuvre de son projet. « *Ce sont les personnes les plus aptes tant pour diriger les nouveaux établissements et les échanges commerciaux entre les Anglais et les natifs du pays que pour entretenir des communications avec les principales villes espagnoles dans le Continent grâce à leurs propres relations et à leurs amis* »<sup>44</sup> écrit Miranda en mai 1790.

Viscardo a sans doute vu dans l'approche britannique l'occasion de mettre fin à des années de réflexion en Italie, complémentaires à sa quête, et de passer à la phase ultime des négociations avec le gouvernement anglais à propos de son projet d'émancipation pour l'Amérique. Si les Britanniques n'ont de cesse de s'intéresser au projet de Viscardo, c'est probablement pour avoir accès aux documents et plans que celui-ci peut leur procurer sur les richesses, la population, et les dispositifs militaires espagnols présents dans le Nouveau Monde.

Le contact renoué, une phase de négociations secrètes se met en place avec deux personnages politiques, Bland Burges, Sous-Secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères et un dénommé Sundersberg, qui doit ramener Viscardo à Londres. Sept mois, toutefois, sont nécessaires pour convaincre le créole. Pourquoi tant? Qui est ce mystérieux Sundersberg ?

Il faut savoir que Sir James Bland Burges<sup>45</sup> envoie de son propre chef Sundersberg en Italie pour convaincre l'ex-jésuite de revenir en Grande-Bretagne. Tout semble commencer le 19 octobre 1790 lorsque ce même Sundersberg, en poste à Bruxelles, est sommé d'entamer sa mission : « *Reiterando unas líneas después la necesidad de que Sundersberg venga 'inmediatamente'* »<sup>46</sup> peut-on lire dans la traduction effectuée par Simmons. Pour la première fois, Viscardo, qui est devenu une priorité pour le gouvernement anglais, se trouve « en position de force » pour négocier avec les autorités britanniques. C'est une évidence.

Mais il faut tout d'abord se méfier de tout et de tous. Une imprudence, une indiscretion, sont si vite commises dans un contexte de surveillance des ex-jésuites. C'est sans doute pour cela qu'une codification du discours est mise en œuvre avec un

---

<sup>44</sup> Bohórquez Morán, Carmen, *Francisco de Miranda, Précurseur des indépendances de l'Amérique Latine*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 139.

<sup>45</sup> Hutton, James, *Selections from the Letters and Correspondence of Sir James Bland Burges, Bart, with some Notices of His Life*, Londres, 1885. On y trouve une partie de la correspondance relative à l'épisode Sundersberg-Viscardo ainsi que les lettres échangées en 1795 (pp. 291-294). On y apprend aussi que le titre nobiliaire de Burges lui fut attribué lors de son retrait de la vie publique en octobre 1795.

<sup>46</sup> Simmons, Merle E., *Más en torno...*, op. cit., *Lettre du 19 octobre 1790*, p. 52.



Viscardo qui apparaît comme un acteur qu'il faut recruter pour une fausse pièce de théâtre : « *He visto al actor en cuestión ; su actuación es tal que lo podemos felicitar. Su composición, la cual he visto y de la cual he escuchado algunos fragmentos, es admirable y no dudo que los negociadores estén muy contentos si eliminamos los escollos para obtener esta adquisición* »<sup>47</sup> écrit Sundersberg.

En reprenant le combat clandestin, Viscardo va entrer à nouveau dans une vie où la menace de l'arrestation, de l'interrogatoire et de l'échec plane au-dessus de lui. Il se sait en danger : « *Estoy consciente de que me expongo a las represalias de una Corte cuyos principios conozco lo suficiente para saber que usará todo su poder para deshacerse de mí* »<sup>48</sup>. Il en arrive même à brûler certains documents de peur d'être démasqué ou de voir son domicile perquisitionné : « *Mes circonstances m'ayant obligé de brûler tous les papiers relatifs aux troubles de l'Amérique espagnole, parmi lesquels la copie de la susdite capitulation, je ne rapporterai ici que les articles dont je conserve le souvenir* »<sup>49</sup>. Tous ces agissements placent le personnage de Viscardo à la limite du parangon du conspirateur.

Le jésuite ne laisse rien au hasard et négocie patiemment les clauses de son « contrat », lui qui a été plus ou moins « lâché » par les autorités anglaises durant son premier séjour londonien. Il veut préserver sa sécurité personnelle et financière, et établir un cloisonnement rigoureux entre sa situation et la politique britannique, voire internationale, car la vie clandestine va engendrer à nouveau une mutation profonde de ses conditions de vie.

Il ne reste plus qu'à partir pour rejoindre Londres pour la seconde et dernière fois. Sundersberg, qui se devait d'escorter personnellement Viscardo, propose alors un itinéraire qui s'apparente de façon surprenante à un voyage touristique à travers l'Europe. La hâte n'est absolument pas de mise car le fonctionnaire anglais propose de visiter Stuttgart, Strasbourg, Paris<sup>50</sup> et Bruxelles ! Citons les propos du diplomate anglais : « *finalmente en cuatro días regresamos felizmente de Boloña, aquí al país de las ostras, el Iro de este mes, veremos la prisa y la nieve que sea necesaria luego voltaremos por el Tirol y Alemania* »<sup>51</sup>. Nous ignorons néanmoins la date exacte du

---

<sup>47</sup> *Ibidem*, Lettre du 27 novembre 1790, p. 56.

<sup>48</sup> Viscardo y Guzmán, Juan Pablo, *Obra Completa de Juan Pablo Viscardo y Guzmán (Edición de Homenaje del Congreso de la República y de la Comisión Nacional encargada de los Actos conmemorativos del 250° Aniversario del Nacimiento de Juan Pablo Viscardo y Guzmán, Precursor de la Independencia americana)*, Lima, Ediciones del Congreso del Perú, Junio de 1998, *Lettre du 15 septembre 1791*, p. 294. Nous abrègerons O. C. et devons préciser à nouveau que les traductions sont faites par Simmons.

<sup>49</sup> *Essai historique*, M. E. S., pp. 198-199. Viscardo se réfère ici à la Capitulation rédigée par les insurgés du Nouveau Royaume, et signée par le Roi le 22 janvier 1782, portant sur les réformes et les concessions qu'ils souhaitaient : un corregidor créole dans chaque bourgade de San Gil et Socorro, une diminution des impôts pour les Indiens, l'abolition des nouveaux impôts

<sup>50</sup> Nous précisons qu'à posteriori, Viscardo ne foula pas le sol français.

<sup>51</sup> Simmons, Merle E., *Más en torno...*, *op. cit.*, p. 73.

départ et les villes visitées durant ce « Grand Tour » un peu particulier. Ce dont on est sûr, c'est que le 5 mars 1791 les deux hommes sont en route.

Même si Viscardo compte sur un nouvel élément d'appui en la personne de Sundersberg, le créole d'Arequipa part d'Italie sans avoir reçu de garanties définitives quant à la résolution de ses plans. Durant l'intervalle de ses deux séjours londoniens, Charles III est mort (décembre 1788), et le trône espagnol est occupé par son fils Charles IV. José de Gálvez, lui aussi, est mort en 1787, ce qui n'a pas empêché les abus de continuer partout en Amérique. Dans un contexte différent, Viscardo s'installe à nouveau dans le quartier de Soho, au n° 6 Greek Street, et croit donc possible et désirable une alliance entre la Grande-Bretagne et l'Amérique.

La politique de l'ex-jésuite est à nouveau en accord avec celle des Anglo-Saxons. Il estime qu'une pareille combinaison peut être féconde et enfin de longue durée. C'est le seul espoir qui reste à la liberté audacieusement outragée. Un traité de commerce favorable, des conditions avantageuses à ses finances, de bonnes conditions pour la navigation sur les canaux de Panama ou du Nicaragua, une fois creusés, sont les raisons pour lesquelles l'Angleterre doit se rallier à la cause de l'indépendance de l'Amérique méridionale. Ces arguments sont présentés dans la lettre du 15 septembre 1791 qui constitue une introduction à la fameuse *Lettre aux Espagnols américains* en reprenant ses principaux arguments tout en insistant sur les bénéfices économiques de la paix et sur l'ouverture du commerce mondial :

« Habiendo terminado mi Carta a los Españoles Americanos, tengo el honor señor, de enviarle adjunto la traducción y si el celo y la diligencia que he puesto en mi trabajo es garante de éxito, debería considerarme satisfecho, pero cuando las fuerzas flaquean, al menos se tiene la satisfacción de haber cumplido. »<sup>52</sup>

Viscardo parle d'une traduction alors que les deux versions originelles de 1791 découvertes sont écrites en français<sup>53</sup> ! Il révèle ici qu'il aurait rédigé en castillan une version antérieure qui n'aurait pas été conservée car elle ne figure pas parmi les documents que Viscardo légua à Rufus King. Cette lettre, qui se conclut sur l'importance des pressions politiques et militaires britanniques comme unique moyen de bousculer l'Espagne, utilise un vocabulaire éclairé orthodoxe pour justifier l'emploi de la force : « *el interés de todo el género humano* », « *los derechos naturales* », « *el orden de la naturaleza y la justicia* », « *los derechos del género humano* »<sup>54</sup>. Elle constitue une sorte d'anticlimax à la *Lettre aux Espagnols américains*.

---

<sup>52</sup> O. C., p. 291.

<sup>53</sup> L'usage du français était indispensable à la communication diplomatique. Viscardo écrit à Nepean : « *Je n'attends qu'à savoir si le plan que je viens de tracer mérite votre agrément et faveur, pour écrire les pièces qui y sont relatives, avec leur traduction en français* » *Lettre du 2 novembre 1783*, M. B., p. 210.

<sup>54</sup> *Lettre du 15 septembre 1791*, O. C., pp. 291-296.

En tant qu'homme d'action, le créole de Pampacolca, dont la respectabilité détermine ses propres possibilités de réalisation personnelle, offre non seulement ses services de « stratège militaire », mais aussi sa collaboration à certaines tâches « plus érudites » : « *Gracias a las lenguas peruana y francesa que entiendo y hablo medianamente, yo sería un intérprete digno de toda confianza y mas cómodo para los oficiales que generalmente no conocerán o no tendrán familiaridad con las lenguas castellana y francesa* »<sup>55</sup>. Mais par quelle stratégie convaincre définitivement une couronne européenne au sommet de sa gloire, qui n'a plus rien ou presque à se prouver à elle-même ?

Le jésuite diffuse l'image d'une Amérique mythique. Pour les besoins de sa démonstration et pour donner plus de force à son projet de libération, Paolo Rossi enjolive la richesse du sous-continent pour pouvoir attirer l'Angleterre à l'entreprise militaire que constitue la reconquête du territoire américain. L'amplification et les structures hyperboliques ont un rôle capital qui consiste à magnifier l'objet du discours pour mieux persuader. L'ex-jésuite, dont les plans avaient un but immédiatement pratique, exagère rhétoriquement pour faire passer en force sa vérité.

Le nombre et la fréquence des procédés rhétoriques deviennent alors une solution et un complément à sa stratégie de libération des colonies espagnoles. A l'égard de ses destinataires britanniques qu'il faut transformer en complices, Viscardo met en œuvre des techniques discursives et des stratégies de séduction. Le rythme ternaire, récurrent dans les manuscrits viscardiens, persuade parce qu'il facilitera la lecture, le souvenir. Le créole veut attirer l'attention et marquer la mémoire : non sans franchise, il tend à « embrigader » la pensée des diplomates anglais. On peut citer :

« Ne voulant rien hasarder sur un objet si intéressant pour ma Patrie, pour l'Angleterre, et pour tout le genre humain, ce serait un crime à moi que de dissimuler les difficultés que j'ai prévues dans l'entreprise d'Arequipa, lorsque j'ai dit que si elle était faisable, elle serait décisive. »<sup>56</sup>

Le dessein, qui anime toute l'œuvre de Viscardo, est toujours de redonner la liberté au Nouveau Monde et de faire en sorte que l'Espagne s'abstienne de toute intervention dans les affaires du continent américain en détruisant l'Empire espagnol : « *la Tyrannie à laquelle on ne doit laisser d'autre option* »<sup>57</sup> écrit-il en usant d'une allégorie qui dramatise le discours. Les ressentiments des créoles, si méprisés par les Espagnols, éclatent souvent dans les écrits de Viscardo. Son verbe sincère et ses arguments difficiles à réfuter éclairent et émeuvent les esprits les plus divers. Ses critiques exagérées contre l'esclavage et l'isolement dans lequel sont maintenus les peuples américains accablés d'impôts et acculés à la misère, leur exploitation humiliante par une métropole égoïste, bouleversent les consciences les plus indifférentes. Viscardo

<sup>55</sup> O. C., p. 16.

<sup>56</sup> *Suite du Projet*, M. E. S., p. 174.

<sup>57</sup> *Esquisse politique*, M. E. S., p. 247.

va alors réclamer, dans la missive du 7 avril 1791 écrite à la troisième personne, la recherche d'un collaborateur pour lui permettre d'être plus efficace : « *se le promete intentar encontrar una persona idónea y que harán todo lo posible para ello ; en caso de encontrarla, debido a la distancia y los gastos importantes de un viaje a Londres, se preguntan qué se debe hacer para vencer esta dificultad* »<sup>58</sup>.

Dans le prolongement du texte, on apprend que l'ex-jésuite désire préparer l'opinion publique américaine avant d'intervenir avec les Anglais. Il ne veut plus que ses idées soient cantonnées dans les salons, il désire partir à la recherche d'un nouveau public qu'il faut convaincre. Il est là et il faut l'agglutiner, il faut lui trouver un rôle social voire révolutionnaire : « *Le prometen enviar una lista de las personas enérgicas entre los españoles de América, a quienes se podría enviar circulares anónimas para adelantarlas en caso de intentar devolver a América sus derechos* »<sup>59</sup>. Cette notion charrie avec elle l'envie de gagner du temps mais surtout celle de constituer un processus collectif et évolutif qui se formerait dans l'interaction des volontés. La préparation de l'« opinion publique »<sup>60</sup>, terme employé avec une fréquence croissante depuis qu'il est entré dans l'usage populaire à l'époque de la Révolution Française, est essentielle dans la construction du projet viscardien : « *Sería pertinente también mover la opinión pública* »<sup>61</sup>.

L'opinion publique doit devenir le tribunal de la raison autant que la force irrésistible capable de renverser les barrières de l'Empire. Le terme va alors être utilisé ici pour désigner un groupe de gens qui vont être confrontés à l'enjeu de la liberté, qui vont parfois être divisés dans les idées qu'ils possédaient sur la manière de le résoudre, et qui vont s'engager dans une discussion sur cet enjeu. Viscardo dévoile sa capacité, présente ou à venir, à entraîner le nombre en se plaçant au cœur de la philosophie politique des Lumières qui avait développé la dialectique de l'opinion publique et de l'opinion commune : avec d'un côté une référence idéalisée de l'opinion publique pensante, et de l'autre un mépris de l'opinion commune ou vulgaire, celle de la « *multitude aveugle et bruyante* »<sup>62</sup> de D'Alembert, ou de la « *populace* »<sup>63</sup> de Viscardo. Dans tous les cas, cette volonté va donner une dimension pleinement américaine au projet, et va radicaliser plus encore le projet de Viscardo qui s'appuie sur la libération première du Chili.

Le créole affirme que les expéditions navales doivent débarquer dans le port d'Arantac, pour avancer ensuite vers Arequipa, puis encercler Lima, et enfin couper la

---

<sup>58</sup> O. C., p. 279.

<sup>59</sup> *Ibidem*.

<sup>60</sup> Pour une synthèse récente sur l'histoire du concept d'opinion publique : Baker, K. M., *Au tribunal de l'opinion*, Paris, Payot, 1993 ; Ozouf, M., « Le concept d'opinion publique au XVIIIème siècle », in *L'homme régénéré. Essais sur la Révolution Française*, Paris, Gallimard, 1990.

<sup>61</sup> *Lettre du 15 septembre 1791*, O. C., p. 294.

<sup>62</sup> Farge, Arlette, *Dire et mal dire. L'opinion publique au XVIIIème siècle*, Paris, Seuil, 1992, p. 42.

<sup>63</sup> *Essai*, M. E. S., p. 190.

communication avec le Chili dans le but d'affamer la capitale et d'empêcher la perception des revenus publics : « *en lui coupant la communication de Chili qui lui fournit beaucoup de vivres* »<sup>64</sup> peut-on lire. Prééminence urbaine, c'est le mot que nous employons pour évoquer l'intérêt porté à la ville dans le discours libérateur viscardien. Cette prééminence urbaine, qui a fait de la ville un instrument de conquête, de colonisation, d'évangélisation, de prestige et de vie sociale, doit maintenant devenir un agent de libération et de transformation politique.

Longtemps considérées comme des créations exogènes du pouvoir et des instruments de contrôle territorial, opposant citadins métropolitains et populations rurales indigènes, les villes coloniales ont souvent été étudiées à l'époque de Viscardo dans une perspective privilégiant la politique officielle. C'est pourquoi, le jésuite, en abandonnant certains canons d'écriture, affirme que la ville américaine indépendante doit devenir encore plus importante et efficace, par l'assainissement de ses fonctions administratives et judiciaires. Il veut démontrer que ce qui sépare le réseau urbain de l'Amérique coloniale de celui de l'Amérique nationale repose sur l'expansion commerciale. L'homme est évidemment le facteur essentiel de la transformation mais, démuné de moyens d'action, Viscardo affirme que son influence reste faible ou nulle s'il n'a pas pour lui le nombre, la discipline et le désir d'innovation. L'homme, capable de s'écarter indéfiniment de ce qu'il est naturellement, doit être capable de créer.

Mieux, il doit être lui-même sa propre œuvre et construire son humanité en développant indéfiniment ses facultés. L'orientation du regard doit alors se modifier : ce n'est plus le passé mais l'avenir qui devient la référence. Ainsi, le rejet pêle-mêle de la tradition, de l'argument d'autorité impériale, de l'imitation de la péninsule, symbolise à la fois l'attrance pour le nouveau et l'émancipation à l'égard de toutes les tutelles, l'attrance pour le présent, et la confiance en l'avenir. C'est donc à partir des villes, auxquelles appartiendrait la gestion des campagnes environnantes, que doit s'organiser la future vie nationale.

L'option d'attaque s'appuie évidemment sur la nécessité de contrôler l'océan Pacifique telle qu'on la retrouvera chez San Martín : « *il serait de la première conséquence pour l'Angleterre de maîtriser la mer pacifique* »<sup>65</sup>. La ville de Coquimbo récolte alors, à son tour, les faveurs du jésuite pour attaquer l'Empire en raison de sa fertilité et de l'impuissance des milices du Chili : « *Les vaisseaux anglais en se rendant à ce port, n'y trouveraient pas un seul canon qui leur disputât d'y mouiller* »<sup>66</sup>. Viscardo pense également qu'il faut laisser à Concepción une garnison avant de rejoindre la ville de Valparaíso, celle de Valdivia et celle de Puerto Quintero, située à vingt kilomètres de Viña del Mar. Pour lui, il faudra être précis, sensé, et digne : « *les chefs anglais sentant*

---

<sup>64</sup> *Projet*, M. E. S., p. 167.

<sup>65</sup> *Suite du Projet*, M. E. S., p. 173.

<sup>66</sup> *Ibidem*, p. 175.

*leurs forces, en auraient du courage à proportion pour saisir les opportunités, et déploieraient plus d'activité, aussi bien que de dignité, vis-à-vis de ces habitants-là »<sup>67</sup>.*

En résumé, la libération du Chili est un préalable à celle du Pérou : « *l'affranchissement du Chili serait l'heureux signe avant-coureur de celui du Pérou* »<sup>68</sup>. Pour cela, Viscardo envisage même de rédiger une Requête pour chercher la conciliation entre la nation américaine et le peuple anglais. Ainsi, la Requête, qui créerait un pont entre le sous-continent et la Grande-Bretagne, constitue un acte positif pour essayer d'obtenir l'application de la justice et le respect de l'Angleterre.

Le jésuite essaye de tout prévoir et d'adapter les changements aux conditions particulières du continent, aux besoins et aux coutumes de ses habitants. Le prince britannique doit alors assurer la félicité politique de l'Amérique et respecter les biens et la liberté de ses habitants qui peuvent reconquérir leur dignité. Par cette rupture, le peuple est à nouveau souverain et maître de son destin : grâce aux élections souhaitées, il va librement confier à ses représentants le soin d'exécuter fidèlement sa volonté. Par ce biais, eux aussi opèrent une mutation substantielle qui atteste le changement à la tête du pouvoir. Un peuple libre constitue la condition *sine qua non* de l'accession à l'indépendance. Toutefois, Viscardo est conscient des dangers implicites de l'aide britannique : d'une part, son intervention risque de lui fournir le prétexte d'instaurer une nouvelle domination politique, et d'autre part elle peut céder à la tentation d'imposer l'anglicanisme à la place du catholicisme.

Il reste à Viscardo, avec le peuple du Nouveau Monde, à trouver la meilleure forme et le meilleur plan de gouvernement pour l'établissement d'une liberté civile acceptée par l'ensemble des individus. La souveraineté populaire devient alors un pilier de la construction nationale qui doit créer la sécurité du citoyen à l'égard de la liberté civile et politique. La notion de la liberté civile est subordonnée à l'ordre, seule garantie d'un bonheur permanent et d'un progrès constant de la société. On est très proche de la notion de « liberté rationnelle » de Miranda qui trouvait en elle la possibilité d'introduire un changement sans heurts, c'est-à-dire une révolution sans violences<sup>69</sup>. Notons qu'il y a, semble-t-il une relation directement proportionnelle entre la liberté civile et la force répressive nécessaire pour garantir le contrôle des habitants.

Viscardo, garant de l'orientation du processus émancipateur, garde dans ses plans de libération de l'Amérique, le principe du Peuple comme source unique et directe du pouvoir. Ce postulat est une synthèse éclectique de ses lectures, des principes qu'il a trouvés adaptables à la situation américaine dans les textes recueillis pendant ses voyages, et sans doute, dans les discussions basées sur ces thèmes avec ses compatriotes et ses amis anglais. Viscardo veut alors développer des aires de croissance où les

---

<sup>67</sup> *Ibidem*, p. 179.

<sup>68</sup> *Ibidem*, p. 182.

<sup>69</sup> Sur la notion de liberté civile, voir *La Paix*, M. E. S., p. 287.

innovations seraient rendues possibles dans une population éveillée aux problèmes du moment, et où le développement pourrait apparaître grâce à une disposition favorable du peuplement : « *Si à cette florissante perspective de population des villes, bourgades, et villages, l'on ajoute la nombreuse qui est répandue dans les campagnes, on progressera* »<sup>70</sup>. Pour atteindre l'objectif, le citoyen doit prendre part au gouvernement de la cité et intervenir dans les affaires de la ville : il doit parallèlement devenir un citoyen.

On peut alors considérer ce plan de libération du Chili, qui donne des instructions générales pour assurer la continuité des affaires publiques, comme une esquisse définitive de sa pensée indépendantiste destinée à remplir le vide du pouvoir entre la fin du régime colonial et l'établissement du gouvernement indépendant. Avec l'aide des militaires anglais, « *quatre à six mille de bonnes troupes* »<sup>71</sup>, les habitants du Nouveau Monde doivent défier les autorités de leur souverain, et former un embryon de gouvernement indépendant sur les bases de la justice et de l'humanité. Rappelons que le plan du créole de Pampacolca exclut toute idée de force, de contrainte et d'extermination à l'égard des habitants du Nouveau Monde et que les enfants doivent également y participer !

La future occupation du sol américain est donc en relation étroite avec le projet d'intervention. Dans le *Projet*, Arequipa, Maracaibo, Coquimbo, la baie du Honduras et Buenos Aires, se présentent comme les cinq grands points d'attaque possibles pour initier la révolution. Mot magique pour Viscardo ou expression prometteuse qui doit enfin rompre le pont de « l'exclusif » entre l'Espagne et le Nouveau Monde. Citons : « *Buenos Aires devendría el almacén de un inestimable comercio con el Perú y Chile* »<sup>72</sup>. Après les incursions dans le Pacifique, il faut prendre le contrôle du sud de la façade atlantique, non pas pour l'exploiter, mais pour faire transiter les marchandises et surtout empêcher l'Espagne d'y être<sup>73</sup>.

La raison de vivre et l'unique passion de Viscardo sont incontestablement l'émancipation des colonies espagnoles. Avec l'aide des différentes couches d'un même peuple, le projet d'émancipation, en supprimant les barrières sociales et religieuses de l'Ancien Régime, doit se donner les moyens d'intégrer une société civile fondée sur un Etat moderne.

On remarque aisément dans les textes que l'œuvre du jésuite poursuit une autre finalité immédiate, avouée et très prosaïque : obtenir le retour immédiat dans sa terre patrie. A un moment où diminue, pour Viscardo, l'espoir de retourner en Amérique,

---

<sup>70</sup> *Esquisse*, M. E. S., p. 208.

<sup>71</sup> *Projet*, M. E. S., p. 167.

<sup>72</sup> Simmons, Merle E., *Más en torno...*, op. cit., *Lettre du 27 octobre 1782*, p. 23.

<sup>73</sup> Cayo Córdova, Percy, « El mar en el pensamiento de Viscardo », in *Actas, Simposio de Historia Marítima y Naval Iberoamericana*, Lima, Instituto de Estudios marítimos del Perú, Fondo de Publicaciones de la Dirección de Intereses Marítimos, 1993.

cette entreprise révolutionnaire, « *qui serait décisive, un coup porté au cœur* »<sup>74</sup> lui permettrait de regagner son pays, dont il a gardé la nostalgie, et de propager l'incendie insurrectionnel : « *Ma famille y était en considération : j'ai là mes biens et mes amis, et il me semble que j'y pourrais influencer assez. J'ai aussi des connaissances à Cusco, où je fis un séjour de sept ans* »<sup>75</sup>.

On trouve chez Viscardo certains traits de caractère propres à la spiritualité ignatienne : un entêtement qui l'a sans cesse habité. Le jésuite a une personnalité très forte, malgré les multiples frustrations et la mort de son frère en 1785. A l'exemple d'un Bolivar, la solitude de Viscardo peut être vue comme un signe du destin. Le créole péruvien doit être solitaire pour essayer de transformer ses destinataires anglais en adjutants, et planifier son œuvre d'émancipation au cœur d'une Angleterre, qui apparaît comme le pays du progrès sur le plan politique et économique. Mais pendant les années qui suivent l'élaboration de son *Projet*, il n'y aura pas de changement notable dans les relations entre Viscardo et le gouvernement britannique. L'Angleterre l'a ramené dans son giron quand une possible intervention en Amérique pouvait favoriser sa position dans le concert des nations, mais elle se désintéresse de lui en raison de la politique internationale, concrètement son alliance avec l'Espagne contre la France révolutionnaire en 1793, tout en activant d'autres pistes comme celle de Godoy et de Miranda.

Malgré l'adversité, Viscardo continue de lire presque tout ce qu'il y a à lire et, malgré ses nombreuses occupations qui lui laissent peu de loisirs, il étudie à nouveau la Grande Bretagne sous toutes ses faces. Son examen ne se borne pas aux écrits contemporains, il s'intéresse aussi au passé de ce pays, il acquiert une connaissance approfondie de son histoire. Mais les sujets qui l'intéressent le plus sont naturellement les belles-lettres et la philosophie de Hume, et surtout de Locke, le « géniteur » des Lumières<sup>76</sup>, qui figurent parmi ses lectures privilégiées.

Viscardo reprend alors à son compte, de façon analytique, les textes de Locke, fondateur du système parlementaire britannique, en montrant que la seule fonction que l'Etat puisse assumer sans contradiction, est la sauvegarde des intérêts temporels de ses sujets : la vie, la liberté et la propriété des biens. Pour le créole éclairé, la raison impose des devoirs, parmi lesquels la conservation de soi et la sûreté.

Si la conservation de soi s'impose, c'est parce que l'individu détient un droit originaire : le droit de propriété qui apparaît comme le point nodal de la société civile. Ainsi, l'Etat doit être une institution librement instituée par les hommes pour la sauvegarde de leurs intérêts temporels.

---

<sup>74</sup> *Projet*, M. E. S., p. 168.

<sup>75</sup> *Ibidem*, p. 167.

<sup>76</sup> Dunn, John, *La pensée politique de John Locke*, Paris, Presses Universitaires de France, Collection Léviathan, 1991, p. 15.



Viscardo affirme, avec vigueur, que l'autorité de l'Etat doit naître d'un contrat par lequel le peuple lui délègue ses facultés pour régir le destin de la communauté. L'État n'est donc pas une fin en soi, mais résulte d'un « contrat social » dont la seule finalité est de veiller au bien-être de tous ses membres : « *c'est un devoir indispensable de toute société, ou du gouvernement qui la représente, non seulement de respecter, mais de protéger efficacement les susdits droits des individus* »<sup>77</sup>.

Viscardo prône incontestablement l'obligation de prendre en considération les droits « pré-sociaux » des individus. La légitimité politique doit reposer sur « *l'exercice des droits naturels* »<sup>78</sup> des individus et sur le droit à la propriété. Le jésuite développe alors le concept central de la pensée lockienne qui englobe la propriété de soi-même (c'est-à-dire la liberté et la sûreté) et la propriété des choses : « *Liberté ! Propriété ! Sûreté individuelles ! Leur conservation est le premier élément de l'union sociale, et la cause originelle de tous les gouvernements [...]* »<sup>79</sup>.

En se basant sur la tétralogie des droits naturels, Viscardo espère ainsi, à la faveur de l'indépendance, reconstruire la société hispano-américaine sur des fondements plus démocratiques et plus égalitaires : « *La conservation des droits naturels, et principalement de la liberté et sûreté des personnes et des biens, est incontestablement la pierre fondamentale de toute société humaine* »<sup>80</sup>.

De même, l'homme étant naturellement propriétaire de sa personne, Locke, puis Viscardo, affirment qu'il doit devenir le légitime propriétaire de son travail. La conséquence s'impose alors immédiatement. Il faut laisser faire les individus afin que la rationalité individuelle conduise naturellement à l'optimum collectif, à la liberté et à la paix :

« Lorsque le flambeau de la raison aura partout découvert les plus importantes de ces méprises ; que des maximes plus libérales remplaceront les misérables inventions de l'esprit de monopole ; que le commerce, en un mot, sera débarrassé du reste des entraves qui arrêtent sa tendance naturelle à cimenter la paix parmi les nations ; c'est alors qu'on aura trouvé la solution du problème le plus important à l'humanité. »<sup>81</sup>.

De ce fait, Viscardo pense qu'avec l'Indépendance, l'élément créole pourra produire en abondance et ce, essentiellement pour vendre. Les richesses agricoles et minières devront permettre aux Espagnols américains de créer une industrie autonome : les régions productrices les plus dynamiques, les plus riches en ressources et en populations, devront développer progressivement les secteurs industriels.

---

<sup>77</sup> *La Lettre*, M. E. S., p. 372.

<sup>78</sup> *Esquisse*, M. E. S., p. 246.

<sup>79</sup> *La Lettre*, M. E. S., p. 333.

<sup>80</sup> *Ibidem*, p. 372.

<sup>81</sup> *La Paix*, M. E. S., p. 287.

Parallèlement, sa correspondance rapporte que le travail est aussi œuvre de l'homme : il définit la capacité de l'être humain à faire, et par là même, à se faire. Ainsi, le travail est-il production, transformation du monde. Nous rappellerons que l'association du travail et de la propriété dans le *Traité sur le Gouvernement Civil* est une des thèses les plus connues du représentant majeur de l'école constitutionnelle libérale anglaise. A juste titre dans la mesure où cette conception est un pilier de la conception « bourgeoise »<sup>82</sup> de la société moderne. Chaque individu a donc en lui-même la grande source de la propriété car il est travailleur et propriétaire de lui-même, donc de son travail.

Viscardo se rallie à la philosophie du droit naturel moderne en se nourrissant d'une conception de la liberté attachée à la personne et non aux choses. La conception viscardienne, qui affirme que tout être humain naît libre et a le droit à la protection de sa liberté, implique nécessairement la réciprocité du droit ou son caractère universel, ce qui est équivalent. La philosophie du jésuite protège le principe d'unité du genre humain qu'il défend avec l'idée de respect.

A l'instar de Locke dans sa *Lettre sur la tolérance*<sup>83</sup>, Viscardo revendique la tolérance religieuse et critique, de façon acerbe, les exactions commises sur le continent américain. Pour le jésuite, le Christ n'a instauré aucun royaume temporel, et les chrétiens ne peuvent donc recourir au glaive temporel pour défendre leur cause ; en aucun cas la vertu, qui consiste à connaître Dieu et à l'aimer, ne peut être produite par la force. Il s'agit alors de critiquer l'Eglise en mettant en évidence ses péchés contre la morale la plus élémentaire, et de prendre au piège le clergé de sa propre foi. Viscardo effectue une énumération allusive des crimes commis par les ministres du culte, ces prêtres barbares d'Amérique. A propos de ces derniers, il écrit : « *la malice [...] a perverti l'ordre naturel des miséricordes du seigneur* »<sup>84</sup>. Dieu, en effet, n'a jamais donné de pouvoir à aucun homme, ni à aucun groupe d'hommes pour soumettre les consciences humaines ni pour « *le souiller par des crimes atroces* »<sup>85</sup>. C'est pour cela que, comme Locke, le jésuite affirme le droit d'un peuple à la révolte contre un monarque qui abuserait de ses pouvoirs.

Après la lecture des ouvrages de Locke, dans lesquels ce dernier déclarait que la monarchie absolue non seulement était un régime politique mauvais et illégitime, mais

---

<sup>82</sup> Vienne, Jean-Michel, « Travail et Raison » in Sys, Jacques, *Espace des Révolutions, Paris-Londres, 1688-1848*, Lille, Université Charles de Gaulle, 1991, p. 9.

<sup>83</sup> Locke, John, *Lettre sur la Tolérance*, Paris, Flammarion, 1992, p. 174. Citons : « *Le but de toute société religieuse est de servir Dieu en public, et d'observer par ce moyen la vie éternelle. C'est donc là que doit tendre toute la discipline, et c'est dans ces bornes que toutes les lois ecclésiastiques doivent être renfermées. Aucun des actes d'une pareille société ne peut ni être relatif à la possession des biens civils ou temporels. Il ne s'agit point ici d'employer, pour quelque raison que ce soit, aucune force extérieure. Car la force appartient au magistrat civil ; et la possession de tous les biens extérieurs est soumise à sa juridiction.* ».

<sup>84</sup> *La Lettre*, M. E. S., p. 376.

<sup>85</sup> *Ibidem*.

encore qu'elle laissait les hommes dans un état de nature pire que l'état de nature original, le créole d'Arequipa fustige à son tour le caractère « illibéral » et l'exercice arbitraire du pouvoir monarchique, inconciliable avec la démocratie que les nouvelles théories préconisaient. Le libéralisme de Viscardo est aussi agressif, ou acariâtre, que celui de Locke. Il n'est donc pas exagéré de dire que l'œuvre viscardienne n'aurait peut-être jamais vu le jour ou que, du moins, les manuscrits de l'ex-jésuite auraient été privés d'une partie de leur intérêt si ce dernier n'avait pas eu accès aux écrits de John Locke, et s'il n'était jamais venu en Angleterre où il va s'éteindre en 1798.

### **III : La mort « en conspirateur » de Juan Pablo Viscardo et la postérité de la *Lettre aux Espagnols américains***

On peut tout de suite distinguer deux phases dans le processus de transfert et de traduction de la lettre : d'abord des formes de lecture, de réception et d'appropriation productive, ensuite des formes de transfert et de réception sous formes de traductions et d'inclusions dans divers supports. Viscardo transmet sa lettre avant sa mort dans la solitude et la désillusion la plus totale à Rufus King, Ministre des Etats-Unis à la Cour de Sa Majesté, qui la soumet à Francisco de Miranda pour l'éditer sous forme d'imprimés en espagnol et en anglais. C'est sous cette forme que la *Lettre* paraît dans de nombreux périodiques anglais et américains de l'époque.

Il faut rappeler que Miranda arrive à Londres le 15 janvier 1798<sup>86</sup>, un mois avant la mort de Viscardo<sup>87</sup>. Après avoir passé un quart de son séjour emprisonné en France, Francisco de Miranda renoue avec Bonaparte, en juillet 1795, des relations commencées quelques années auparavant. Tous deux rêvent alors d'une même république, celle de Platon, corrigée et adaptée par Rome. Mais si Bonaparte va rapidement gravir les échelons, on tente d'écarter Miranda de la scène politique en l'accusant de tous les complots. En 1798, il embarque sur un bateau danois à Calais et se réfugie en Angleterre.

A Londres, il est attendu par William Pitt, tout heureux de recevoir des nouvelles fraîches sur les préparatifs de Bonaparte pour envahir l'Angleterre. Mais Miranda préfère parler des colonies espagnoles d'Amérique. Miranda fait part au Premier ministre anglais de toutes ces approches et, tenant pour certains tant l'appui de la Grande-Bretagne que celui des Etats-Unis, formule un plan militaire qu'il fait parvenir aux gouvernements respectifs. Aux Etats-Unis, il compte sur les bons offices de ses anciens amis Alexander Hamilton, ou le général Henry Knox. L'ambassadeur des Etats-

---

<sup>86</sup> Polanyco Alcántara, Tomás, *Francisco de Miranda*, Caracas, 1997, p. 358. Miranda ne va reprendre le contact avec le gouvernement anglais qu'en 1798, après six années passées en France. William Pitt est encore Premier ministre, et malgré le fait que Miranda soit revenu à Londres en Général de l'Armée française, la nature des relations entre les deux hommes ne va guère changer.

<sup>87</sup> Pacheco Vélez affirme à ce propos que « *no abundarán las ocasiones de un encuentro entre los dos grandes precursores* », in *Los Ideólogos*, op. cit., p.160.

Unis à Londres, Rufus King<sup>88</sup>, l'encourage aussi. Cet homme avait réussi à établir une étroite amitié avec Juan Pablo Viscardo en devenant l'ami de ses derniers moments.

La mort du jésuite Viscardo n'est jamais évoquée par Miranda, mais elle est relatée avec précision par Rufus King<sup>89</sup>. Une certaine francophobie due à l'aversion des principes révolutionnaires français fut une des raisons pour lesquelles King appuya les plans indépendantistes en faveur de l'Amérique espagnole qui devait, selon lui, rester à l'écart de ces « principes détestables ».

La gravité de la fin de vie du jésuite interdit qu'on se livre, sous prétexte de les résoudre, au jeu facile des vaines conjonctures. On doit alors s'appuyer sur le journal personnel du diplomate qui, tout en évoquant la relation d'estime entre les deux hommes, révèle un témoignage écrit précis de la mort de Viscardo daté du jour même, soit le 10 février 1798, et livre des informations importantes sur l'agonie de Viscardo.

En effet, c'est le seul texte qui offre les premières conclusions quant aux circonstances de la mort du Péruvien. King affirme ainsi que le créole d'Arequipa meurt à 19 heures dans la modeste chambre qu'il occupe au n° 33 des Allsops Buildings, un complexe résidentiel du quartier de Marylebone, situé entre Paddington et Islington.

King rend visite à Viscardo le jour même de sa mort. Ce 10 février 1798, le mal empire. Le jésuite exténué ne peut plus bouger, et n'articule que très difficilement quelques phrases qui évoquaient, malgré la douleur, la révolution en Amérique : « *Lo hallé más grave ; apenas podía articular, habló con dificultad unas cuantas frases incoherentes acerca de la revolución de América del Sur* »<sup>90</sup>. Viscardo lui présente son dernier adieu en lui demandant de récupérer et de publier en son nom ses écrits dont la portée devait être, une fois encore, universelle :

« Le solicitó a la dueña de casa (quien había sido muy amable con él, según me dijo), que abriera un determinado baúl y le alcanzara un paquete de documentos que estaba sellado ; el cual, una vez sacado por la señora, me lo entregó, señalando que la obra estaba casi concluida, que tenía la esperanza de recuperarse y terminarla pero, dado que esto era incierto, me la daba con

---

<sup>88</sup> Ernst, Robert, *Rufus King : American Federalist*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1968 ; King, Charles, *The life and correspondance of Rufus King*, 6 vols, New York, De Capo Press, 1971.

<sup>89</sup> Teodore Hampe Martínez écrit à son endroit : « *A sus 41 años de edad, Rufus King, natural de Scarborough, Massachussets, era un político experimentado, como miembro prominente del Partido Federal. Hombre de finos modales, educado en Harvard College, venía nimbado con la fama de ser el orador más elocuente de su patria, tal como lo había manifestado en los debates para la Constitución federal de 1787 y en sus intervenciones como senador por el estado de Nueva York, de 1789 a 1796* », in « *Viscardo y Guzmán en Londres o los albores de la Independencia hispanoamericana ( 1791 – 1798)* » in *Juan Pablo Viscardo y Guzmán ( 1748 – 1798), El hombre y su tiempo III*, Lima, Ediciones del Congreso del Perú, 1999, p. 173.

<sup>90</sup> Hampe Martínez, Teodore, *op. cit.*, p. 181. Traduction de Hampe Martínez.

el encargo de que yo procurase publicarla en su nombre y por el bien de la humanidad. »<sup>91</sup>

Les manuscrits légués à King, avant d'être cédés ensuite à Miranda, sont les lettres de 1781 sur Tupac Amaru, les deux lettres du Consul anglais John Udny, datées du 23 et 30 septembre 1781, *Le Projet, l'Essai historique, l'Esquisse politique sur la situation actuelle de l'Amérique espagnole*, la lettre du 27 mars 1793, les trois lettres de 1795, *La Paix et le bonheur du siècle prochain* et la version originale de la *Lettre*.

La seule richesse de Viscardo, épistolaire, est transmise directement à King à qui il avoue sa méfiance à l'égard de Miranda : « *dijo que no tenía confianza en Miranda, quien, como he dicho, se encontraba entonces en Inglaterra* »<sup>92</sup>. Ce jugement suppose une rencontre infructueuse entre les deux hommes ou une différence notoire de points de vue relayée par des amis ou des contacts communs.

Tous deux contemporains, Miranda et Viscardo n'auraient pourtant pas dialogué directement. Aucune référence explicite à Miranda ne se trouve dans les documents viscardiens, ce qui garde intact le problème de leur supposée confrontation. De son vivant, Viscardo n'a rien écrit de l'autre précurseur. Dans la mesure où les deux hommes ne se sont pas côtoyés directement, le rôle décisif des intermédiaires à leur confrontation doit être mis en lumière. L'Historien Pablo Macera écrit à propos des deux précurseurs :

« Precursores con influencia continental. Miranda es el gran internacional, elegante y mundano. Viscardo, en cambio, es el pensador secreto, el hombre oculto. En el venezolano Miranda había mucho de fantasía y apresuramiento. Pensaba, actuaba con inteligencia pero también con ligereza. Viscardo era más serio, reservado, meditativo. Quizás por eso mismo no tenía la capacidad de Miranda para convencer. »<sup>93</sup>

Rufus King met également l'accent sur les égarements paranoïaques de l'ex-jésuite, en délivrant de précieux renseignements sur son état de santé psychique. Ce texte montre non seulement la détresse de Viscardo, mais aussi un Viscardo moralement vaincu<sup>94</sup>. En effet, en plus d'un physique dégradé, une certaine paranoïa semble avoir habité le jésuite à partir de l'an 1796 : « *Hacia finales de 1796, el Señor Rossi vino a mi casa y se presentó ante mí ; lucía en mal estado de salud, y estaba alarmado con la*

---

<sup>91</sup> *Ibidem*.

<sup>92</sup> *Ibidem*.

<sup>93</sup> Macera, Pablo, *Historia del Perú. Independencia y república*, Lima, Ed. Bruño, 2002, p. 202.

<sup>94</sup> M. B., p. 299. Pedro José Caro, cubain ou péruvien, qui arrive en février 1796 à Londres pour obtenir l'appui de l'Angleterre dans le but de libérer la Nouvelle Grenade, nous confirme les épreuves endurées par Viscardo dans sa lettre du 31 mai 1800. Le jésuite était, selon lui, « *disgustado ya de la conducta equívoca del gabinete sobre el particular* ». Ajoutons qu'après avoir rencontré Nariño en 1796, Caro rencontrera Miranda l'année suivante.

*idea de que el Gobierno británico quería deshacerse de él y que habían contratado a una persona para asesinarlo* »<sup>95</sup>.

Il apparaît que l'indéniable enthousiasme des premières années de lutte indépendantiste s'est évaporé au profit de doutes malsains, et que le soutien constant de King ne peut suffire à le reconforter. Même si Viscardo reçoit des garanties de Downing Street quant à ses peurs, et recouvre sa pension mensuelle ainsi que les arriérés, son chemin de croix solitaire vers la mort est inéluctable.

Rufus King se présente enfin chez Miss Figgins le 10 février 1798 pour s'entretenir avec Viscardo, et quand il revient le lendemain, il découvre malheureusement le cadavre. Au moment où l'hiver londonien s'accroît, et tout espoir de concrétiser ses projets anxieusement élaborés est vain, cesse d'exister Juan Pablo Viscardo y Guzmán. Le défunt jésuite ne rédigea pas, selon toute vraisemblance, de testament. Il n'aurait donc pas donné d'ordre pour ses funérailles à celle qui fut à son chevet jusqu'au bout de la souffrance et ne prévit pas de legs pour ses rares biens.

Sa mort, dans l'indifférence la plus totale, témoigne du peu de crédit dont jouissait Viscardo aux yeux des autorités britanniques en cette fin de XVIII<sup>ème</sup> siècle. A première vue, cette triste réalité fait écho et amplifie les dénonciations de Viscardo qui remettaient en cause l'appui du *Foreign Office*. Nous devons, bien sûr, insister sur « *la manera sencilla* »<sup>96</sup>, pour reprendre l'expression de King, dont se déroula l'enterrement du précurseur idéologique des Indépendances. Où eut lieu la cérémonie ? On ne le saura probablement jamais<sup>97</sup>.

Les prémices de la panthéonisation de Viscardo s'effectuent, malgré tout, sans sa dépouille par le biais de sa *Lettre* qui est publiée dans sa version originale à Londres en 1799, soit seize mois après sa mort. Miranda et Viscardo sont d'exacts contemporains historiques et idéologiques. Force est de constater que Miranda a vu, dans la *Lettre*, un excellent moyen de justifier à l'opinion publique la raison d'être de sa propre entreprise révolutionnaire. La version française de la *Lettre*, faussement éditée à Philadelphie, est d'ailleurs complétée par Miranda par une introduction et une série de notes explicatives. Et là est la différence majeure entre Viscardo et Miranda car le jésuite, de son vivant, n'entreprend aucune activité de diffusion concrète de son manuscrit. La réception de celui-ci ne se cantonne qu'aux cabinets ministériels et qu'à quelques salons londoniens.

Il faut rappeler que c'est dans un triple contexte décisif – anglais, américain et européen – que s'inscrit *La Lettre aux Espagnols américains*, maître document de Viscardo, dont le titre est d'ailleurs significatif car il s'adresse exclusivement aux Sud-

<sup>95</sup> Hampe Martínez, Teodore, *op. cit.*, p. 182.

<sup>96</sup> *Ibidem*, p. 183.

<sup>97</sup> Un auteur suppose que Viscardo aurait été enterré dans l'Eglise catholique Saint Patrick de Soho Square, située à quelques encablures de sa maison de Wardour Street. Néanmoins, après vérifications, aucun document ne peut le prouver. Cf. Aramburu Menchaca, Andrés A., « Precursor de precursores », in *El Comercio*, 29 de julio de 1983

Américains, et a priori n'est pas fait pour circuler à Londres ou ailleurs, mais pour être envoyé en Amérique<sup>98</sup>.

Néanmoins, l'usage habile de la langue française met en avant ses talents de conspirateur. Viscardo reste très attaché à sa langue maternelle, le castillan, mais il tient pour acquis que la langue française est à bon droit la langue de l'Europe cultivée. Il est vrai qu'on comprend le français dans toute l'Europe, qu'elle est connue dans toutes les cours. En cette fin de XVIII<sup>ème</sup> siècle, le français n'est pas seulement la langue de la diplomatie, mais aussi celle de la noblesse et des « honnêtes gens » en Italie, où l'ex-jésuite complète sa formation. Grâce à l'éclat international de sa littérature, le français demeure la langue de la « république des lettres » et, d'une extrémité à l'autre de l'Europe, celle de la conversation mondaine. Se crée ainsi un espace de communication qui favorise les voyages et l'accroissement des réseaux intellectuels.

Viscardo constate alors comme un fait, et non comme une thèse, l'universalité du français en Europe. A l'exemple des grands et des princes qui reconnaissent les « qualités naturelles » de grâce de la langue française, le jésuite remarque sa clarté intrinsèque due en particulier à l'ordre direct de la construction des phrases (sujet, verbe, complément). Son apprentissage peut donc être défini comme une démarche d'ajustement à l'environnement, à une époque où la lettre et le réseau de correspondance jouent un rôle essentiel dans l'économie des échanges savants du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Dans les milieux cultivés et privilégiés, l'usage du français facilite les correspondances et les influences réciproques. C'est alors avec l'intention de convaincre les représentants anglais devant le Grand-duché de Toscane, puis les Secrétaire d'Etat de Londres, que Viscardo opte pour la syntaxe analytique de cette langue. Le français, qui s'accorde avec son esprit révolutionnaire, lui sert de cadre pour alimenter cette « universelle conservation » avec le gouvernement britannique.

Si sa défense vigoureuse des principes libéraux se traduit par l'acceptation des changements que requiert l'installation de la liberté, Viscardo s'est malgré tout attaché à défendre la primauté créole, ce qui va le propulser exactement dans le débat entre modernité et tradition. Lorsqu'il prône des mesures audacieuses, c'est toujours dans un esprit de compromis entre ces deux pôles, son acception de la liberté n'allant pas sans une référence fondatrice au substrat naturel de la société civile.

La démarche viscardienne, reprise par Miranda, est offensive, véhémence, parfois virulente. Les vitupérations de Viscardo sont véhiculées par un style éloquent : il engage une lutte sans merci contre l'Empire espagnol. Et surtout sa force consiste à répéter les mêmes thèmes à satiété, mais avec de multiples variations. L'ensemble de la *Lettre* est une succession d'effets rhétoriques, de piques assassines ou ironiques. Le

<sup>98</sup> González Mejía, Nilda, « Pautas metodológicas para el análisis del pensamiento separatista a través de la *Carta a los Españoles americanos* », in *Enseñanza de la Historia*, n° 14, 1992.

jésuite assoit en outre son argumentation sur des faits, des exemples concrets et historiques. Il est vrai qu'il s'agit avant tout d'accentuer les failles et d'approfondir les différences entre l'Espagne et l'Amérique afin que cette dernière prenne le chemin de la liberté et de l'indépendance. Viscardo laisse souvent parler les images, et étaye bien sûr des idées claires et distinctes qui se prêtent au résumé et donc à la propagande. Il nous faut préciser, concurremment, que l'on a dans toutes les missives viscardiennes le même entrelacement de thèmes laissant bien entendre combien le projet du jésuite est cohérent et intelligent. Intelligente, la *Lettre* l'est d'abord dans sa construction car elle fait écho à l'ensemble de la production viscardienne à travers des résonances qui rythment son contenu<sup>99</sup>.

Viscardo s'oppose à la politique espagnole en Amérique (et plus précisément à toute velléité despotique du gouvernement), il multiplie ses attaques contre l'autoritarisme des administrateurs espagnols aux Indes, il lutte pour la cause des Jésuites qui n'ont plus de droits. Outre cela, il condamne l'exploitation économique du Nouveau Monde et l'esclavage. Pour Viscardo, le choix laissé aux Américains doit se réduire à devenir indépendants ou à demeurer opprimés. Nous ajouterons que, si le dispositif libéral de Viscardo a pour cheval de bataille la fondation naturelle et divine de la liberté, cela ne signifie pas pour autant que le jésuite fonde sa stratégie sur une idéologie stricte. Monarchiste, républicain, centraliste, fédéraliste, libéral, conservateur ? Rien n'est clair ; Il s'agit plutôt d'une stratégie liée à son objet, qui est de promouvoir l'insurrection sur le continent, et à la pratique qui doit être fondée sur la prise en compte de la réalité empirique du continent. Ainsi, il s'efforce avant tout de donner à voir le caractère indispensable et inéluctable de la finalité de sa démarche avec un certain utopisme messianique, et une idée de confraternité universelle qui sera reprise par Miranda. Grâce à l'impression du document par le Vénézuelien, la *Lettre* va rejoindre les différents théâtres des Indépendances avec un immense impact et circulera à Londres.

C'est d'ailleurs la densité idéologique et le combat socio-politique de la *Lettre aux Espagnols américains* qui nous conduisent à affirmer, sans circonvolutions, que Juan Pablo Viscardo est assurément un précurseur<sup>100</sup>, c'est-à-dire un penseur de plusieurs temps, du sien et de celui ou de ceux qu'on lui assigne comme ses continuateurs, comme les exécutants de son entreprise inachevée. Le précurseur Viscardo est donc un penseur que l'historien peut extraire de son encadrement culturel pour l'insérer dans un autre, celui des Révolutions indépendantistes.

---

<sup>99</sup> La *Lettre aux Espagnols américains* synthétise l'ensemble du corpus viscardien qui se caractérise par une vaste « ruminantion » où reviennent thèmes, auteurs et personnages des lettres antérieures.

<sup>100</sup> Précisons qu'en 1793, dans la lettre datée du 28 mars, Viscardo se revendique comme tel : « *C'est moi peut-être le premier Espagnol américain qui ait osé relever les pernicieuses suites d'une si injuste politique* » (p. 269). Cette phrase apparaît comme l'épanouissement de la mentalité prophétique de Viscardo.



A partir de 1807, commence la deuxième étape de la diffusion qui se concentre à Londres, et plus précisément dans les cercles littéraires et journalistiques britanniques. Miranda, encore lui, fait en sorte que la *Lettre* soit traduite en anglais. La première version anglaise apparaît alors en 1808, à Londres tout d'abord, dans l'œuvre de William Burke<sup>101</sup> intitulée *Additional Reasons for our immediately emancipating Spanish America*<sup>102</sup>. Cet auteur, de façon pédagogique, se déclare ouvertement partisan de l'émancipation hispano-américaine en développant des arguments politiques empruntés à Miranda, et en insistant sur l'indispensable aide britannique pour la mener à bien : « *El Nuevo Mundo y particularmente Hispanoamérica no solicita de nosotros nada más que empleemos la llave maestra de la independencia, para abrir sus tesoros a nuestro uso* »<sup>103</sup> écrit-il.

Le philosophe utilitariste James Mill<sup>104</sup> ensuite, dans le journal *The Edinburgh Review* de janvier 1809<sup>105</sup>, dont on peut lire la première de couverture, exalte l'activité propagandistique de Miranda, et relaie les idéaux viscardiens en y insérant un compte-rendu de trente-quatre pages intitulé *Emancipation of Spanish America*<sup>106</sup>. L'article de ce journal se présente comme un commentaire de la *Lettre* de Viscardo. En 1810, la *Lettre* est également insérée dans le livre de l'historien William Walton intitulé *Present State / of the / Spanish Colonies ; / Including / A particular report of / Hispaniola / or*

---

<sup>101</sup> Burke fut un journaliste d'origine irlandaise qui, d'après R. Becerra, « *ya en 1808 había dado a las prensas de Londres y Dublín importantes artículos en servicio de la causa, particularmente uno muy notable por su fondo y por su forma ; cuyo fin primordial era el de esclarecer la opinión inglesa sobre las verdaderas causas del fracaso de la expedición de 1806, fracaso que había producido en Inglaterra una impresión muy desfavorable para que allí se ocupaban de alentar a los partidarios de la Independencia* », in Becerra, Ricardo, *Vida de Francisco Miranda*, Madrid, Ed. América, T. II, 1916, p. 209.

<sup>102</sup> Le titre complet est *Additional Reasons, for our immediately emancipating Spanish America : deduced from the New and Extraordinary Circumstances, of the Present Crisis : and containing information, respecting the late important events, both at Buenos Aires, and in Caracas, as well as with respect to the present disposition and views of Spanish Americans : Being intended as a supplement to South American Independence*, in Berruezo León, María Teresa, *op. cit.*, pp. 49-51. Le titre se réfère évidemment aux premières incursions révolutionnaires de 1806 dans le Rio de la Plata et au Venezuela.

<sup>103</sup> *Ibidem*, p. 50.

<sup>104</sup> James Mill est un historien, économiste et philosophe écossais, né le 6 avril 1773 à Northwaler Bridge, mort le 23 juin 1836 à Kesington. Il est le père de John Stuart Mill (1806-1873), lui aussi philosophe et économiste. La force des utilitaristes est d'avoir pensé le bonheur en termes de "félicité publique" et posé la nécessité d'une "harmonisation artificielle des intérêts" dans laquelle l'individu peut être amené à considérer comme un devoir moral le sacrifice de son propre bien-être à celui du plus grand nombre.

<sup>105</sup> Berruezo León, María Teresa, *op. cit.*, p. 57 ; « Emancipation of Spanish America », in *Edinburgh Review*, vol. XIII, n° 26 (janvier 1809), pp. 277-311, in Pons, André, *Blanco White et la crise du monde hispanique, 1808-1814*, Thèse de Doctorat de l'Université Paris III, 1990, Tome I, p. 418. Précisons que Pons s'appuie sur un index bibliographique élaboré par Houghton W. E., *The Wellesley index to Victorian Periodicals*, Toronto, University of Toronto Press, 1966 ; Shattock, Joanne, *Politics and the Quarterly in the early Victorian Age*, London, Leicester University Press, 1989.

<sup>106</sup> Batllori, Miguel, « Miranda y la propaganda americana de la *Revista de Edimburgo* », in *El Movimiento emancipador*, Caracas, Instituto Panamericano de Geografía e Historia, 1961, T. III, pp. 257-265.

*the / Spanish part of Santo Domingo...*, London... 1810<sup>107</sup>, ainsi que dans l'œuvre de José María Antepara, créole originaire de Guayaquil, qui est publiée à Londres sous le titre de *South American Emancipation*<sup>108</sup>. Cet auteur, dont l'objectif est d'infléchir l'opinion publique anglaise et de défendre l'image publique de Miranda, va encenser la figure du Vénézuélien. Le collaborateur de Miranda va également promouvoir la cause de l'émancipation en Grande Bretagne, et développer les principaux arguments des projets indépendantistes de son mentor à une époque où l'Amérique crée ses premières juntas révolutionnaires<sup>109</sup>.

Viscardo est indubitablement ce que nous pourrions appeler un « penseur général », c'est-à-dire à la fois un conspirateur martial, un économiste et un philosophe. Son message est bien clairement inscrit dans le siècle de la raison : il n'est pas de liberté politique possible si elle n'est pas précédée d'une liberté de l'esprit, d'une libération de l'emprise des dogmes, des modèles imposés par l'Espagne. Dans ces conditions, les facettes du Viscardo londonien sont apparues comme un moyen, efficace et fécond, de préciser davantage le rattachement d'un passeur de siècles virtuel aux sphères indépendantistes, dont la constitution d'une communauté libre représentait l'enjeu majeur de l'histoire du début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Viscardo se bat en Angleterre pour faire triompher la cause de l'indépendance en Amérique et donner le pouvoir aux citoyens. Sa voix s'élève tour à tour tranquille et tumultueuse, calme et indignée, sage et enthousiaste, au gré des événements. C'est avant toute chose un défenseur des droits de l'homme, et cela à une époque où l'individu, baptisé « sujet » et parfois esclave, n'a que des devoirs. Cet héritage à détruire constitue en quelque sorte une identité en négatif. Autre innovation : non content de condamner l'esclavage au nom de l'humanité, il va jusqu'à esquisser un projet visant à une émancipation générale. C'est la lumière de la raison, et non l'obscurité du passé, qui doit présider à l'organisation de la société américaine, et il appartient à chaque génération, si elle le souhaite de se doter d'institutions nouvelles conformes à ses vœux, à ses droits ou à l'idée qu'elle s'en fait. Conçus à l'image de Dieu, les hommes naissent égaux en droits et libres d'exercer ces droits : c'est-à-dire de penser, de s'exprimer, d'imaginer et de s'unir en citoyens égaux pour changer ce qui doit l'être et modeler le monde à leur façon. Les raisons qui motivent l'indépendance sont à la fois un territoire et une population supérieurs, ainsi que la distance les séparant du gouvernement espagnol, au demeurant corrompu, qui interdit une gestion adaptée.

<sup>107</sup> Pacheco Vélez, César, *Los Ideólogos*, op. cit., p. LXXVII.

<sup>108</sup> Le titre complet est *South American Emancipation. Documents historical and explanatory, showing the designs which have been in progress and the exertions made by General Miranda, for the attainment of that object, during the last twenty five years*, Londres, Imprimerie de R. Juigné, 1910 ; Pons, André, op. cit., p. 301, pp. 374-375 ; Grases, Pedro, *El colombiano Francisco de Miranda*, Caracas, 1966, p. 16, pp. 26-27.

<sup>109</sup> Gandía, Enrique de, *Napoleón y la Independencia de América*, Buenos Aires, Antonio Zamora, 1955.

Les conclusions de Viscardo sont alors simples et d'ordre pratique : le seul cadre où peuvent s'exercer les droits naturels est la démocratie, non la monarchie despotique, c'est-à-dire un mode de gouvernement reposant sur la volonté librement exprimée de tous. L'homme américain libéré de toutes les tutelles doit être le seul responsable de son destin et il doit vivre dans l'Histoire qui doit être conçue comme un processus qui concerne l'humanité toute entière, non les individus pris dans leur singularité.

Par un volontarisme « institutionnalisateur », Viscardo prévoit les premiers temps forts de cette nouvelle ère : déclaration d'indépendance, serment, constitution, députation, qui sont l'occasion d'associer l'ensemble des citoyens au projet de construction de la nation, creuset d'une identité collective. L'occasion est favorable à cette revendication puisque le jésuite considère, conformément à la théorie de Locke, que l'installation en Amérique d'un pouvoir jugé illégitime a, de fait, rompu les liens du pacte social entre le Roi et ses colonies. C'est par la légitimité ainsi reconnue au peuple de faire usage de ses droits, que les sociétés peuvent sortir de l'abatement auquel les ont réduit les gouvernements despotiques. Le plus philosophe des jésuites américains, le polémiste taraudé par la libération de sa patrie, le créole aggravé par la gravité du quotidien, l'homme marqué par l'expérience de l'injustice : Viscardo est assurément un représentant de cette complexité, cette crise à laquelle on donne la dénomination plurielle des Lumières.

Le dernier geste du créole péruvien l'honore incontestablement. Malgré un certain désaveu de la part de la Cour de Saint James, chose cruelle à son amour-propre, il lègue ses documents qui, sans leur auteur, doivent continuer à défendre une même idée, celle de la libération du continent dans sa totalité. C'est une belle leçon que ce précurseur donne à ceux qui l'ont suivi dans son combat. Elle serait plus belle, on doit l'avouer, si, durant les campagnes militaires, il avait obtenu l'honneur réel d'être reconnu comme un idéologue de l'émancipation au lieu d'être oublié. Il était dit que cet homme sans patrie fixe, que ce citoyen de l'univers partagé durant sa vie entre le Nouveau Monde et l'Ancien, devait être délaissé. C'était peut-être le prix à payer avant qu'aujourd'hui, on se doive de rehausser définitivement son prestige.

## **Bibliographie :**

### **A - Manuscrits de Viscardo (imprimés)**

BATLLORI, Miguel, *El Abate Viscardo : Historia y Mito de la intervención de los jesuitas en la independencia de Hispanoamérica*, Madrid, Editorial Mapfre, 1992.

PACHECO VELEZ, César, *Colección Documental de la Independencia del Perú. Los Ideólogos. Juan Pablo Viscardo y Guzmán*. Recopilación y Estudio Preliminar de Pacheco Vélez, t. 1, v. 1, Comisión Nacional del Sesquicentenario de la Independencia del Perú, 1975.

SIMMONS, Merle E., *Los escritos de Juan Pablo Viscardo y Guzmán, Precursor de la Independencia Hispanoamericana*, Caracas, Universidad Católica Andrés Bello, Instituto de Investigaciones Históricas, 1983.

VISCARDO Y GUZMAN, Juan Pablo, *Obra Completa de Juan Pablo Viscardo y Guzmán (Edición de Homenaje del Congreso de la República y de la Comisión Nacional encargada de los Actos conmemorativos del 250° Aniversario del Nacimiento de Juan Pablo Viscardo y Guzmán, Precursor de la Independencia americana)*, Lima, Ediciones del Congreso del Perú, Junio de 1998.

VISCARDO Y GUZMAN, Juan Pablo, *Obra completa, Viscardo y Guzmán*, Prólogo de Luis Alberto Sánchez, Lima, Banco del Crédito, 1988.

## **B - Travaux sur Viscardo**

ARAMBURU MENCHACA, Andrés A., « Precursor de precusores », in *El Comercio*, 29 de julio de 1983.

CAYO CORDOVA, Percy, « El mar en el pensamiento de Viscardo », in *Actas, Simposio de Historia Marítima y Naval Iberoamericana*, Lima, Instituto de Estudios marítimos del Perú, Fondo de Publicaciones de la Dirección de Intereses Marítimos, 1993.

COLLECTIF, *Juan Pablo Viscardo y Guzmán (1748-1798), El hombre y su tiempo I*, Lima, Ediciones del Congreso del Perú, 1999.

COLLECTIF, *Juan Pablo Viscardo y Guzmán (1748-1798), El hombre y su tiempo II*, Lima, Ediciones del Congreso del Perú, 1999.

COLLECTIF, *Juan Pablo Viscardo y Guzmán (1748-1798), El hombre y su tiempo III*, Lima, Ediciones del Congreso del Perú, 1999.

CHUQUIHUARA CHIL, Luis, « Comentario », in *Juan Pablo Viscardo y Guzmán (1748-1798) – El hombre y su tiempo II*, Lima, Ediciones del Congreso del Perú, 1999.

GONZALEZ MEJIA, Nilda, « Pautas metodológicas para el análisis del pensamiento separatista a través de la Carta a los Españoles americanos », in *Enseñanza de la Historia*, n° 14, 1992.

HAMPE MARTINEZ, Theodore, “Viscardo y Guzmán en Londres o los albores de la Independencia hispanoamericana ( 1791 – 1798)” in *Juan Pablo Viscardo y Guzmán ( 1748 – 1798), El hombre y su tiempo III*, Lima, Ediciones del Congreso del Perú, 1999.

SIMMONS, Merle E., « Viscardo y Guzmán’s Two Sejours in London. New documentation », in *Archivum historicum Societatis Jesu*, 1986, vol. 55, n° 110.

SIMMONS, “Más en torno a las estadías de Viscardo y Guzmán en Londres », in *Collectif, Juan Pablo Viscardo y Guzmán (1748-1798), El hombre y su tiempo I*, Lima, Ediciones del Congreso del Perú, 1999.

**C - Ouvrages et articles sur la Grande-Bretagne**

AYLING, Stanley Edward, *The elder Pitt, Earl of Chatham*, London, Collina, 1976.

BERRUEZO LEON, María Teresa, *La lucha de Hispanoamérica por su independencia en Inglaterra. 1800-1830*, Madrid, Ediciones de Cultura Hispánica, 1992.

CALVO MATURANA, Antonio, « Génesis del II Imperio Británico y ocaso del universalismo español : la doble vertiente del conflicto de Nootka , 1790 », *Hispania*, Vol. 68, n° 228, 2008.

*Catalogue of the papers of Sir James Bland Burges, mainly 1772-1824*, Oxford, Bodleian Library, University of Oxford, 1976.

CHURTON COLLINS, J., *Voltaire, Montesquieu et Rousseau en Angleterre*, Paris, Hachette, 1911.

DUNN, John, *La pensée politique de John Locke*, Paris, Presses Universitaires de France, Collection Léviathan, 1991.

ERNST, Robert, *Rufus King : American Federalist*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1968.

HOUGHTON, W. E., *The Wellesley index to Victorian Periodicals*, Toronto, University of Toronto Press, 1966.

LANDES, D., *Richesse et pauvreté des nations*, Paris, Albin Michel, 1999.

PLAISANT, Michèle, « La muse et l'éloge du commerce (1713-1757) », in Halimi, Suzy, *Commerce(s) en Grande-Bretagne au XVIIIème siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1990.

PONTIER, Bernard, « La controverse de Nootka ou le triomphe de la Grande Bretagne sur la côte pacifique du Canada », in *Etudes canadiennes*, vol. 27, n° 51, 2001.

POSTAN, Michael, HILL, Christopher, *Histoire économique et sociale de la Grande-Bretagne, 1, Des origines au XVIIIème siècle*, Paris, Seuil, 1972.

RIOUX, Jean-Pierre, *La révolution industrielle, 1780-1880*, Paris, Le Seuil, 1989.

SHATTOCK, Joanne, *Politics and the Quarterly in the early Victorian Age*, London, Leicester University Press, 1989.

SYS, Jacques, *Espace des Révolutions, Paris-Londres, 1688-1848*, Lille, Université Charles de Gaulle, 1991.

WILLEY, Basil, *The Eighteenth Century Background : studies in the idea of nature in the thought of the period*, London, Art Poperbacks, 1986.

**D - Ouvrages généraux**

BAKER, K. M., *Au tribunal de l'opinion*, Paris, Payot, 1993.

BECERRA, Ricardo, *Vida de Francisco Miranda*, Madrid, Ed. América, T. II, 1916.

BOHORQUEZ-MORAN, Carmen L., *Francisco de Miranda : Précurseur des indépendances de l'Amérique latine*, Paris, Editions L'Harmattan, 1998.

DE SAUSSURE, César, *Lettres et voyages de Monsieur César de Saussure en Allemagne, en Hollande et en Angleterre (1725-1729)*, Paris, 1903.

FARGE, Arlette, *Dire et mal dire. L'opinion publique au XVIIIème siècle*, Paris, Seuil, 1992.

FURET, F., OZOUF, M., *Dictionnaire critique de la Révolution Française*, Paris, Flammarion, 1992.

GANDIA, Enrique de, *Napoleón y la Independencia de América*, Buenos Aires, Antonio Zamora, 1955.

GRASES, Pedro, *El colombiano Francisco de Miranda*, Caracas, Fundación Pedro Grases, 1966.

HUME, David, *Essays Moral, Political and Literary*, Indianapolis, Liberty Classics, 1985.

LOCKE, John, *Lettre sur la tolérance et autres textes*, Paris, Garnier-Flammarion, 1992.

MACERA, Pablo, *Historia del Perú. Independencia y república*, Lima, Ed. Bruño, 2002.

OZOUF, M., « Le concept d'opinion publique au XVIIIème siècle », in *L'homme régénéré. Essais sur la Révolution Française*, Paris, Gallimard, 1990.

POLANYCO ALCANTARA, Tomás, *Francisco de Miranda*, Caracas, 1997.

PONS, André, *Blanco White et la crise du monde hispanique, 1808-1814*, Thèse de Doctorat de l'Université Paris III, 1990.

VOLTAIRE, *Lettres philosophiques*, Paris, Nathan, 2002.